

Fiche 04

Patrimoine culturel immatériel

PARC NATUREL RÉGIONAL JURA VAUDOIS

Métiers du bois

07



Identité
régionale

Etymologiquement, Joux comme Jura seraient des dérivés du mot gaulois « juris » qui voudrait dire « forêt de sapins » (Forestier, 2015 : 17), tandis que le mot Vaud serait issu de l'allemand « Wald » qui signifie également forêt. Aujourd'hui, les forêts recouvrent près de 60% de la surface du Parc naturel régional Jura vaudois. Les vastes massifs d'épicéas et les pâturages boisés forment un paysage emblématique. L'exploitation forestière est également une composante économique importante pour la région, faisant intervenir des entreprises importantes à l'échelle cantonale, voire nationale. Nous nous sommes cependant concentrés sur les métiers artisanaux du bois et non pas sur l'industrie forestière. L'importance des forêts se retrouve également dans la tradition orale de la région, comme le montre ce conte sur les sapins rôtisseurs : [Dazur, Sapins rôtisseurs 2 .PDF \(histoirevalleedejoux.ch\)](#).

Table des matières

Histoire	3
Géographie	5
La forêt du Risoud et le bois de résonance.....	5
La forêt du Bois de Chênes de Genolier.....	7
Les métiers du bois d’hier à aujourd’hui	9
Les scieurs.....	9
Les menuisiers-ébénistes	13
Les tavillonneurs.....	15
Les luthiers et autres facteurs d’instruments.....	19
Le sport et les nouveaux artisans d’art	24
Un cas particulier : les boîtes à vacherin	31
Dynamiques actuelles.....	35
Genre et activité physique	35
La valorisation du bois local	36
Relation à la nature	37
Vendre et inventer.....	40
Paroles des gens du bois	42
Contacts	51
Bibliographie.....	58
Liens internet	59

Histoire

Nous allons commencer par évoquer l'histoire générale du bois et de la forêt dans la région. Nous aborderons également ici brièvement les métiers du bois qui ne sont plus pratiqués de nos jours, tandis que nous discuterons ultérieurement des métiers qui sont encore vivants aujourd'hui.

Jusqu'aux premières interventions humaines, la forêt du Jura vaudois est à l'état naturel. Les premiers défrichements d'importance ont souvent lieu autour des monastères, comme à Romainmôtier au V^e siècle ou plus tard à L'Abbaye dans la Vallée de Joux, à la Chartreuse d'Oujon sur la commune d'Arzier-Le Muids ou à l'abbaye de Bonmont sur la commune de Chésérax, autour du XII^e siècle (Forestier, 2015 : 35). Ces défrichements ont une double utilité : d'une part, ils servent à créer des zones à bâtir et des pâturages, d'autre part ils permettent d'utiliser le bois abattu pour construire ou se chauffer. Ces coupes font ainsi apparaître de nouveaux paysages et milieux végétaux, comme les pâturages boisés¹, qui aujourd'hui sont des éléments incontournables du patrimoine paysager de la région².

Pendant le Moyen-Âge, les forêts étaient soumises à l'exploitation de la collectivité paysanne, qui les utilisait comme des compléments aux domaines agricoles. Elles servaient non seulement comme réserve de combustible, seule source d'énergie disponible à l'époque, mais aussi comme ressource alimentaire, pour la chasse, les champignons, les baies sauvages ou le miel. Pour beaucoup, la forêt vaudoise était considérée comme une source de richesse inépuisable (Daumas et Tissot, 2004 : 113). Or, avec l'augmentation de la population, les pressions sur les milieux forestiers se firent progressivement plus importants. Les hauts fourneaux, les verreries et les fours à chaux, qui se sont développés autour du XVII^e siècle (voire Fiche 01 Métiers de la forge), ont encore augmenté cette pression à travers leur consommation astronomique de bois. Certains considèrent ainsi que la forêt vaudoise au XIX^e siècle était ruinée (Pelet, 1983 : 7). Il a fallu des lois assez strictes pour que les défrichements sauvages cessent et que la forêt puisse être exploitée de manière durable. Face à cette histoire, le Risoud a une place particulière : en effet, il s'agit de la forêt qui marque la frontière avec la France. Or, pendant longtemps, les Bernois et autres dirigeants ont craint des invasions et avaient donc tout intérêt à garder le bois le plus impénétrable et dense possible. Elle a donc fait l'objet d'ordonnances particulièrement restrictives qui ont contribué à la forêt que nous connaissons aujourd'hui.

¹ Pour une définition des pâturages boisés en Suisse : [Pâturages boisés \(agrihebdo.ch\)](http://agrihebdo.ch)

² [Forêt \(hls-dhs-dss.ch\)](http://hls-dhs-dss.ch)

Il existe ainsi des écrits datant du XVI^e siècle faisant mention de différents savoir-faire touchant au bois (Berta et Hugger, 1971 : 3). Certaines activités tenaient plus de l'économie familiale, comme la fabrication de dents de râteaux, celles des sabots ou la vannerie, tandis que d'autres ont fait l'objet de spécialisations plus poussées, comme les charrons ou les citerniers. Dans la région, les compétences des boisseliers, qui fabriquaient des récipients et autres objets en bois, étaient particulièrement reconnues : « La Vallée de Joux fournissait pendant des siècles des articles de boissellerie de haute réputation à la plaine : des « brantes », des baquets, des seilles, des seaux. Aujourd'hui, la boissellerie a complètement disparu de la vallée. L'ère du récipient métallique et plastique lui a porté un coup mortel. De toutes ces activités sur le bois, seule la fabrication des boîtes à vacherin a survécu. » (Berta, 1971 : 4). Tous ces métiers du bois ont été scrupuleusement recensés par Auguste Piguet, puis repris par Rémy Rochat³.

Si les forêts ont connu des hauts et des bas, elles ont, de tous temps, permis aux habitants de la région de pratiquer différents métiers.

Le travail en forêt a également évolué de manière importante. Alors qu'aujourd'hui, les tronçonneuses et autres machines spécialisées, comme les abatteuses-ébrancheuses, règnent en maîtresses dans les chantiers de coupe, cela n'a pas toujours été le cas. La scie, que l'on pense indispensable au travail des bûcherons, a eu son heure de gloire, mais était inutilisée en forêt, avant le début du XIX^e siècle. Les bûcherons préféraient alors les haches et leurs dérivés (Robert, 1994 : 14). Le bûcheronnage était une des activités principales des paysans, durant l'hiver. Quant au débardage, avant les tracteurs, il était réalisé par les chevaux. Et lorsque les arbres étaient trop mal placés, trop difficiles à sortir de la forêt pour les chevaux, c'étaient les charbonniers qui intervenaient. Ils rassemblaient les bois sur des places à feux circulaires où ils construisaient des meules qui pouvaient compter jusqu'à cent-vingt stères à la fois (Robert, 1994 : 14). Ce savoir-faire a quasiment disparu de la région, devenant une curiosité folklorique mise en avant lors de certaines fêtes villageoises plutôt qu'une activité productrice et utilitaire. Il faut également rappeler qu'autrefois, les chevaux ne débardaient que les bois de service, tandis que le bois de chauffe était exploité par les habitants qui venaient le chercher directement en forêt. La notion d'économie était extrêmement importante : lorsqu'un arbre était abattu, tout était utilisé. Il ne restait plus rien au sol, tant cela était précieux. Aujourd'hui, on ne prend que ce qui est rentable économiquement et ce qui ne l'est pas est laissé dans la forêt.

³ [Archives culturelles de la Vallée de Joux \(histoirevalleedejoux.ch\)](http://histoirevalleedejoux.ch)

Géographie

Les métiers du bois sont évidemment très dépendants des matières premières disponibles dans la région. Dans le massif jurassien, l'épicéa est l'une des essences les plus utilisées. Il sert à la fois pour les tavillons, les boîtes à vacherins ou la lutherie. Sur le plateau vaudois, le hêtre a beaucoup dominé. Ailleurs, ce sont d'autres essences qui sont utilisées pour des utilisations similaires : en Valais, on retrouve beaucoup de tavillons en mélèze alors qu'ils sont plutôt en châtaigner au Tessin. D'autres facteurs exercent une influence importante sur les possibilités d'exploitation du bois. Par exemple, beaucoup de madriers qu'on retrouve en Valais viennent du Jura. En effet, les arbres valaisans doivent compenser de forts dénivelés. Ils produisent ainsi un bois de compression, c'est-à-dire que le bois situé en aval sera différent de celui en amont parce qu'il aura plus de poids. Cela a aussi pour conséquence que ce sont des bois qui éclatent au sciage (Forestier, 2015 : 116). Historiquement, il y a donc moins de scieries dans les Alpes que dans le massif jurassien, simplement parce que le bois y est plus difficilement exploitable. On voit ainsi à quel point les conditions géographiques exercent une influence sur la mise en place de corps de métiers spécifiques.

En dessus d'Aubonne se trouve un lieu unique: l'Arboretum du Vallon de l'Aubonne. La géographie du lieu, marquée par la présence d'un ruisseau torrentueux, entre replats et vallons, a permis l'introduction de plus de 3000 espèces et variétés d'arbres et d'arbustes des régions tempérées, sur 200 hectares. Nés de l'esprit collectionneur du XIX^e siècle, les arboretums sont des banques botaniques d'essences provenant du monde entier. Créé en 1968, celui d'Aubonne poursuit un triple objectif, à la fois scientifique, en étudiant le comportement de différentes espèces, éducatif, en accueillant un large public, et récréatif, en proposant un espace de délasserment proche de la nature. Le site abrite également le Musée du Bois, vitrine des métiers du bois, dont le but est de sauver de l'oubli certains gestes séculaires, propres à l'artisanat de la région.

LA FORÊT DU RISOUD ET LE BOIS DE RÉSONANCE

Avec ses 2 200 hectares, le Risoud est souvent considéré comme une des plus grandes forêts de Suisse, voire d'Europe. Elle longe la Vallée de Joux, formant une frontière naturelle avec la France, frontière qui a joué un rôle historique important. Elle est principalement composée d'épicéas, dont certains constituent un véritable trésor régional.

La forêt du Risoud a une importance particulière : on dit qu'un seul arbre, parmi dix mille, est adéquat pour être utilisé comme bois de résonance. Or,

s'il existe des critères objectifs, que nous évoquerons plus tard, il y a aussi une grande part d'intuition dans la découverte de ces épicéas d'exception. C'est ce que nous livre Lorenzo Pellegrini, un personnage de légende : [Le cueilleur d'arbres \(doc 26 min\) - YouTube](#).

Comment se fait-il que dans le Risoud, plus qu'ailleurs, poussent des arbres d'une telle qualité ? Tout d'abord, il faut relativiser : on trouve du bois de qualité, dont le plus exigeant est le bois de lutherie, dans plusieurs endroits. Cependant, le Risoud rassemble un certain nombre de caractéristiques qui font que la concentration de bois de qualité y est supérieure à beaucoup d'autres forêts. En effet, il s'agit d'une forêt d'altitude qui pousse sur très peu de terre. Les mois pendant lesquels les arbres peuvent grandir et les ressources nutritives dont ils disposent sont donc réduits, ce qui a pour conséquence de les faire croître très lentement et donc leurs cernes sont plus serrés. Ensuite, la forêt du Risoud se trouve sur un versant peu exposé aux vents, ce qui permet d'avoir un bois plus régulier, peu nerveux et qui n'éclate pas lorsqu'on le scie. Il faut également que la forêt reste extrêmement dense pour que l'élagage des branches basses se fasse naturellement et qu'il n'y ait pas de nœuds sur la partie basse du tronc. Les versants nord sont également plus favorables parce que les arbres, moins exposés au soleil, connaissent une croissance encore plus lente (Forestier, 2015 : 25). Ces différents éléments sont expliqués dans une vidéo : [L'observation et la recherche autour du peuple des arbres | Val TV](#). Pour plus d'informations, un sentier didactique a été créé, à la Vallée de Joux, ancrant d'autant plus le bois de résonance comme une des richesses de la région : [Sentier didactique \(sentierboisderesonance.ch\)](#)

Pourquoi les épicéas sont-ils majoritairement utilisés ? « Le bois de résonance doit allier des propriétés en partie contradictoires comme l'élasticité, la vitesse de propagation des ondes et la résistance mécanique. Le bois des conifères présente des vitesses de propagation des ondes plus élevées que les feuillus. Le bois a un coefficient d'amortissement plus élevé que les métaux (si le bois vibrait aussi longtemps qu'une cloche, on ne pourrait pas jouer du violon). L'épicéa et le sapin devancent les autres essences en ce qui concerne le rapport entre vitesse de propagation des ondes et densité du bois. C'est l'épicéa qui, de toutes les essences, combine le mieux ces caractéristiques. » (Domont, 2007 : 129). Lors de la fabrication d'un instrument de musique, d'autres bois sont également utilisés, comme de l'érable ondé pour les fonds ou les éclisses d'un violon, mais l'épicéa possédant des propriétés spécifiques de vibration, la musique d'un instrument est essentiellement de son fait. Il doit ainsi être suffisamment solide pour supporter la charge des cordes tout en étant assez fin pour vibrer sur toute sa surface. Sur une guitare, il y a entre 60 et 80 kilogrammes de

traction de cordes sur une table qui fait 2,5mm d'épaisseur. Il faut donc un matériau extrêmement résistant pour éviter les déformations mais qui soit, dans le même temps, suffisamment léger pour pouvoir vibrer lors de la mise en action des cordes. Il y a donc très peu de matériaux qui conviennent à cette utilisation. Le bois d'épicéa, en plus d'être léger et tonique, est marqué par son origine : « Celui de la Vallée de Joux a ses propres caractéristiques. Ici, il n'y a pratiquement pas de terre, on est directement sur le rocher. Ce qui fait que les arbres se nourrissent difficilement, parcimonieusement. Le Risoud, c'est un des endroits du monde où le bois pousse le plus lentement et les épicéas en particulier. Donc, c'est vraiment un particularisme de ce bois. Mais ce n'est pas du plastique ou n'importe quel autre matériau inerte, c'est du bois d'harmonie. Donc il raconte son histoire. C'est ça l'effet bois d'harmonie. En fait, c'est ça qui fait la vraie valeur de ce matériau. » (Jeanmichel Capt : [Jean-Michel Capt | Val TV](#)) Il existe des combes, dans d'autres endroits du Jura ou des Alpes, qui offrent le même genre de conditions géologiques et climatiques, nécessaires au développement d'arbres qui pourraient devenir du bois de résonance. Certains luthiers notent ainsi que la provenance des arbres colore légèrement la qualité du son pour en faire un vrai produit local, un peu à la manière dont l'herbe des alpages influence le goût des fromages (Hans-Martin Bader).

Nous parlons ici de bois de résonance, mais ce n'est pas la seule utilisation du bois du Jura vaudois. Il s'agit simplement de son utilisation la plus exigeante. Les tavillons ainsi que les sangles et les targes des boîtes à vacherin exigent également du bois qui ne vrille pas, sans défaut. D'autres arbres, moins parfaits, servent de bois de menuiserie et de bois de charpente, tandis que la partie haute des arbres est souvent réduite en copeaux, notamment pour être livrée aux centrales de chauffe. Le bois de chauffe est aussi nécessaire à l'économie du bois que les bois plus « précieux ». En effet, il offre un débouché stable et des revenus constants à une filière qui autrement est très soumise aux aléas météorologiques et aux fluctuations de l'économie du marché du bois (Collectif, 2021 : 9).

LA FORÊT DU BOIS DE CHÊNES DE GENOLIER

L'autre forêt particulière dans la région est celle du Bois de Chênes, située sur les communes de Genolier, Coinsins et Begnins⁴. Le cœur du Bois de Chênes renferme depuis 1961 une réserve forestière intégrale et scientifique de 36 hectares, étudiée par différents instituts de recherche. Située au pied du Jura, à environ 500 mètres d'altitude, cette forêt jouit d'un climat

⁴ [Un site naturel d'exception - Fondation Bois de Chênes \(boisdechenes.ch\)](#)

relativement chaud et représente un îlot de verdure au sein d'un environnement de plus en plus construit. Avec ses milieux naturels très variés, du marais à la prairie sèche, elle représente un refuge important pour de nombreuses espèces animales et végétales. Contrairement au Risoud, il s'agit d'une petite forêt communale qui n'a pris une place particulière que ces dernières années, en raison de choix innovants. La décision de classement en réserve forestière cantonale (90 ha), adoptée en 2021, couvre les enjeux potentiels de ce site naturel et paysager d'exception. Il s'agit donc d'une forêt qui n'est pas exploitée : « Ainsi, les forces intrinsèques des arbres d'une forêt laissée à elle-même pourront s'exprimer au rythme lent du temps forestier, dans la pénombre des sous-bois, selon le tempérament des essences présentes. L'aventure singulière de la mise en réserve d'il y a soixante ans se poursuit, avec comme enjeu principal d'observer la concurrence naturelle exercée par les hêtres à l'encontre des chênes, avec les changements climatiques comme nouvel acteur. » (Messerli et al., 2021 : 4). En effet, il s'agit là d'une mission scientifique d'importance au vu du changement climatique auquel nous sommes d'ores et déjà confrontés. Observer cette évolution est extrêmement important pour préparer la sylviculture aux transformations du climat : [L'exploitation du bois et ses défis | Val TV](#).

Les métiers du bois d’hier à aujourd’hui

La Confédération a décidé de remplacer l’appellation « patrimoine culturel immatériel » par « traditions vivantes ». Si cette dénomination ne fait pas toujours l’unanimité, elle a au moins l’avantage de rappeler que les éléments dont il est question doivent encore être pratiqués, entretenus, transmis. Il ne s’agit pas d’effectuer une recherche historique pour redonner vie à des métiers qui ont disparu, comme les charrons qui fabriquaient les roues des chars ou ces boisseliers si célèbres dans l’histoire de la Vallée (Robert, 1994 : 19). Il ne sera question ici que de métiers qui existent encore aujourd’hui, que certains pratiquent, même s’ils sont peu nombreux.

LES SCIEURS

Il est intéressant de noter que les premières scieries de la Vallée de Joux se trouvaient à L’Abbaye, sur la Lionne, et que c’est là aussi que subsiste une des dernières scieries artisanales en activité. Les scieries sont le lieu d’une histoire extrêmement riche qu’il est important d’analyser. En effet, les scieries ont été installées le long des rivières parce qu’elles utilisaient la force hydraulique pour fonctionner. Or, avant le développement de cette source d’énergie ou dans des lieux dépourvus de cours d’eau, c’étaient des hommes qui se déplaçaient en forêt pour scier directement le bois sur place : les scieurs de long. « Et les scieurs de long, ces frères itinérants des hommes des bois, se déplaçaient au gré des besoins. Ils hantaient les régions forestières que ne parcourait aucune rivière susceptible d’animer le va-et-vient des scies à lames multiples. Les derniers scieurs de long, à la Vallée, sont ceux qui vinrent préparer les traverses de chemin de fer sur les quais de la gare du Sentier. Ils disparurent vers 1920. » (Robert, 1994 : 16). On ne retrouve que peu de témoignages sur la présence de ces hommes, à la Vallée de Joux. Cependant un recensement des anciens métiers de la forêt a été écrit en France (Boutet, 2004), témoignant de la présence de scieurs de long partout en Europe : [Le scieur de long | \(fransylva-paca.fr\)](http://fransylva-paca.fr). Petit à petit, les scieries fixes, installées dans des bâtiments et utilisant la force hydraulique plus efficace et moins pénible, ont pris le pas sur ces scieurs itinérants. Rémy Rochat a fait l’inventaire des documents existants sur les différentes scieries de la Vallée : [Archives culturelles de la Vallée de Joux \(histoirevalleedejoux.ch\)](http://histoirevalleedejoux.ch).

Nous avons eu la chance de rencontrer Jacques Berney, mémoire vivante de l’histoire des scieries combières : « Tout est oral, il n’y a aucun écrit dessus. C’est un peu l’ancien testament dans ma tête. » Il nous racontait ainsi que les scieries au XIX^e siècle, étaient souvent en consortage, c’est-à-dire qu’elles

s'organisaient en coopératives, dont les parts donnaient droit à un certain nombre de jours de sciage par mois, moyennant qu'il y ait de l'eau dans la rivière. Les ayants-droits étaient probablement des paysans ou des menuisiers, mais cela est très difficile à vérifier du fait de l'oralité de cette histoire. Le récit de Jacques Berney a ceci de captivant qu'il regorge de petites anecdotes peu connues : des histoires de marchands véreux jusqu'à l'existence de bains publics à la Vallée Joux. En effet, les scieries produisaient des copeaux et de la sciure dont on ne savait que faire. Certains propriétaires de scieries ont donc aménagé des espaces de bains chauffés par ce combustible, à une époque où les salles de bain privées étaient un luxe rare. Ils faisaient alors payer l'accès aux bains chauds, ce qui leur apportait un complément de revenu appréciable. Tout le monde n'appréciait pas la promiscuité de ces bains publics, mais ils étaient tout de même fort prisés, de manière générale.

Notre interlocuteur étant issu d'une famille de scieurs, a pu remonter pour nous le fil de l'histoire des scieries de L'Abbaye. En effet, son arrière-grand-père, né en 1865, possédait des parts dans l'actuelle scierie Clerval, parts auxquelles il a renoncé assez vite, tout en conservant les connaissances nécessaires pour faire fonctionner une scierie. Il a eu plusieurs fils et lorsqu'il a fallu leur trouver un gagne-pain, la scierie « d'en haut » en amont de la scierie Clerval, n'était plus en fonction. Il a donc racheté cette scierie pour fournir un emploi à ses enfants, à la fin de leur scolarité. Ils ont profité de l'arrivée des scies multiples pour développer leur activité et agrandir la scierie avec succès, tandis que les bâtiments de la scierie Clerval, qui ne s'appelaient pas encore ainsi, restaient très restreints en raison de leur emplacement entre les rochers, la rivière et la route. Les propriétaires de cette scierie « du haut » ont très tôt possédé un camion, mais celui-ci ne pouvait que transporter des billions, mesurant cinq mètres au maximum. A l'époque le bois était vendu « sur parterre de coupe », c'est-à-dire que les scieurs achetaient leur bois abattu en forêt. Le premier travail consistait à « débusquer » le bois, c'est-à-dire le faire sortir de la forêt. Pour cela, il fallait tout d'abord le débarker, puis amener ces longs bois sur des quais de chargement installés en forêt, dont il reste encore quelques témoignages matériels dans le Risoud. Ces dispositifs étaient spécifiques au Risoud car ailleurs, la pente permettait de les rouler directement sur les chars tirés par les chevaux. Puis, départ pour la scierie. Alors que cette façon de faire hippomobile perdurait, les camions automobiles sont arrivés. Leurs servants chargeaient, soit avec des treuils-câbles, soit avec des grues, les bois débarkés par des spécialistes qui utilisaient des chevaux ou des tracteurs.

Les premières scies hydrauliques ne sciaient qu'une taille, autrement dit une planche à la fois. Le travail était relativement long et il fallait donc trouver des billes de bois qui en valaient la peine, qu'il s'agisse de longs bois ou de billons mesurant jusqu'à cinq mètres. Les arbres de petit diamètre, par exemple, n'étaient pas intéressants parce qu'ils regorgeaient de petits nœuds. Ils étaient laissés aux charpentiers qui taillaient les poutres à la hache. Les plus gros diamètres avaient la préférence des scieurs. Ce n'est que lorsque les premières scies multiples sont arrivées, à la fin du XIX^e siècle, que les scieries ont pu prendre en charge les produits de faible diamètre pour la fabrication, entre autres, de lames de boiserie (Jacques Berney). Après la Seconde Guerre mondiale, il y avait une quinzaine de scieries à la Vallée de Joux qui fonctionnaient à plein régime. Beaucoup de bâtiments ont été construits à cette période-là, notamment parce que, grâce à l'essor de l'économie, beaucoup de personnes accédaient à la propriété. Or, pour chacune de ces maisons, il fallait une charpente, faite par les scieurs. La production de vacherins Mont-d'Or étaient également en plein développement et la fabrication des boîtes constituait un à-côté important pour les scieries de la Vallée. Puis, leur nombre a baissé progressivement, notamment à cause de la mécanisation progressive des scieries qui endettaient leurs propriétaires sans offrir de véritables débouchés économiques. En 1974, lorsque Jacques Berney et son frère décidèrent de racheter la scierie Clerval, il ne restait que sept scieries à la Vallée : [Le temps des scieries | Val TV](#).

Petit à petit, ces scieries ont, elles aussi fermé leurs portes, notamment parce que les produits manufacturés ont remplacé le bois massif tel qu'il est travaillé dans les scieries : les fenêtres ne se font plus en bois tandis que les portes sont en contreplaqué ou en aggloméré. Jacques Berney a, lui, réussi à continuer de faire tourner la sienne. Jacques Berney explique que cela a été possible grâce à la petite taille du bâtiment. En effet, cela lui permettait de pouvoir être partout à la fois et donc de faire fonctionner seul plusieurs machines : une ancienne scie qui coupait une seule planche à la fois et qui fonctionnait très lentement, lui laissant le temps de préparer la scie multiple sur laquelle il installait les longs bois, et pendant que ça sciait, il installait une troisième machine, souvent une déligneuse qui enlevait le bord des planches. Il n'aurait pas pu fonctionner ainsi dans d'autres scieries car les machines étaient trop éloignées les unes des autres. Sa femme l'a également beaucoup aidé. Il affirme toutefois s'être contenté de peu, ce dont il est tout à fait satisfait. Il avait suffisamment de clients pour le bois qu'il fournissait, sans chercher à s'agrandir. Cependant, son fils menuisier n'a jamais voulu reprendre l'affaire : « Il était assez malin pour voir qu'il allait dans le mur. Et c'était partout comme ça. Personne n'a voulu reprendre. Parce que le métier de scieur a périclité. Parce qu'il y a eu une telle mécanisation dans les

scieries, une telle automatisation qu'on ne pouvait pas suivre. Si on fait un parallèle avec la paysannerie, quand j'étais gamin, il y avait six ou sept paysans au village mais il n'en est resté plus qu'un. Donc, il a eu d'autres champs. Donc, il pouvait s'acheter des machines, il pouvait suivre, tellement il avait à faire puisqu'il devait faire le travail de six paysans. Mais il n'y avait pas six scieries, dont l'une pouvait récupérer les clients. Alors le métier s'est perdu. » (Jacques Berney)

Aujourd'hui, le bois de la région est majoritairement scié dans les grandes scieries modernes, comme la scierie Zahnd à Rueyres ou la scierie Despond à Bulle, où le métier est complètement différent de ce qu'il était autrefois à la Vallée. En effet, une grande partie du travail est automatisée et les « scieurs » ne touchent presque pas le bois. Jean-Victor Bonny, qui a repris la scierie Clerval en complément de son activité de menuisier, raconte qu'ils scient en un jour, ce que lui scie en une année. Un des grands drames de la fermeture de ces petites scieries artisanales est la perte des savoir-faire. En effet, certains menuisiers déplorent cet état de fait car certaines utilisations en menuiserie nécessitent un sciage particulier : par exemple un sciage sur quartier permet à une pièce de bois d'offrir un maximum de résistance. Or si les petites scieries disparaissent, ce sont des choses qui ne seront plus possibles (Pascal Limito). Il faut toutefois noter qu'aujourd'hui, en plus de ces grandes scieries automatisées, il existe des petites scies mobiles sur chenilles qui vont directement en forêt. Ainsi, après un long détour par l'histoire des scieries, le bois est de nouveau exploité sur place, mais avec des moyens totalement différents des scieurs de long dont nous évoquions l'histoire plus haut.

Au pied du Jura, dans le village de Moiry, Olivier Crisinel, quant à lui, fait tourner une des dernières scies fonctionnant uniquement avec l'énergie hydraulique. En effet, si les roues à eau existent encore, la plupart sont dans des musées et ne font plus tourner des entreprises artisanales⁵. Complément idéal au domaine agricole attenant, cette scierie est restée extrêmement petite puisqu'elle ne devait pas fournir un revenu à plein temps. Traditionnellement, le sciage est souvent l'occupation du retraité ; à l'époque, c'était Martial Crisinel, le père d'Olivier, qui s'occupait de la scierie tandis que lui exploitait le domaine et aujourd'hui, Olivier va remettre le domaine à son fils « tout soudain » et se consacrer à la scierie. En effet, la faible vitesse de travail permet un rythme de travail assez lent tout en étant suffisamment mécanisé pour être effectué par des personnes âgées : Martial Crisinel a ainsi fait fonctionner la scierie jusqu'à 92 ans ! Un des inconvénients principaux est que l'énergie disponible pour la scie dépend du débit d'eau. Il est alors

⁵ [Inventaire des Moulins \(muehlenfreunde.ch\)](http://inventaire-des-moulins(muehlenfreunde.ch))

difficile d'avoir un revenu fixe puisque lors des étés secs où la rivière est très basse, la scie ne peut plus fonctionner. Olivier Crisinel fait donc du sciage à façon, c'est-à-dire à la demande. Les particuliers lui amènent leur bois à scier mais il ne peut pas pourvoir des professionnels parce qu'il n'a pas la capacité de fournir une grosse charpente dans les temps imposés par les délais de la construction. Néanmoins, les possibilités qu'offre la scierie de Moiry sont appréciées car il est de plus en plus difficile, pour des particuliers, de trouver où faire scier de très petites quantités de bois, puisque ce ne sont pas des offres proposées par les scieries industrielles [Passe-moi les jumelles - «L'eau qui fait tourner la roue» - Play RTS](#)

Néanmoins, différentes initiatives voient le jour afin de maintenir ou remettre en état les anciennes scieries villageoises. A Saint-George, les premières mentions de la scierie datent de 1548. Cette scierie a fonctionné jusque dans les années 1960. Sous l'impulsion de Paul Monney, ancien syndic de Saint-George dont les sculptures ponctuent le village et la région, une Association a vu le jour en 1983 afin de remettre en état la scierie. Aujourd'hui, une nouvelle génération a repris les rênes de l'association et continue de mener des opérations d'entretien de cette scierie⁶. En 2023, la scierie de la Diaz est en train d'être remise en route à Romainmôtier. Quant à la scierie de la Rippe, elle a été reprise en 2006 par une famille de transporteur de bois. Sa taille plus importante que celle de ses consœurs lui permet de fournir différents éléments destinés au bâtiment ou à l'industrie, comme du bois de charpente. Néanmoins, elle reste relativement modeste et toujours avec un souci de durabilité et de proximité ; la provenance du bois n'excède ainsi jamais 70 kilomètres.

LES MENUISIERS-ÉBÉNISTES

Le bois sert à la construction des maisons comme à leur ameublement, ce qui a amené de nombreuses personnes à travailler le bois : charpentiers, menuisiers et ébénistes notamment. Historiquement, le *menu*-isier est ainsi le « charpentier de *menu* » (Robert, 1994 : 17). Ces professions existent toujours aujourd'hui et de nombreux apprentis sont formés chaque année dans la région : [Les métiers du Bois – Vallée de Joux 360° \(valleedejoux.ch\)](#). Plusieurs acteurs notent la bonne entente entre les différents artisans qui s'épaulent en se prêtant des machines ou en partageant les chantiers. Denis Reymond, un des associés de l'entreprise Etienne Berney SA, raconte, qu'il y a quelques années, beaucoup plus d'entreprises étaient impliquées dans la menuiserie à la Vallée de Joux. Chacun avait alors sa spécialité afin de ne pas « se bouffer

⁶ [Saint-George, Histoire du moulin : Des Rochat, meuniers, à St George](#)

le nez » et recommandait aux clients les spécialités des autres entreprises. Aujourd'hui, beaucoup ont fermé, obligeant celles qui restent à se diversifier.

On peut observer une certaine évolution dans le paysage des métiers du bois. L'entreprise Etienne Berney SA est spécialisée, entre autres, dans la construction d'escaliers, l'une des activités principales des menuisiers, actuellement. En effet aujourd'hui, les fenêtres ne sont plus forcément en bois et, lorsqu'on ne les fabrique pas, il n'est plus très intéressant, professionnellement, de les poser. Même topo pour les portes et les cuisines agencées, beaucoup d'éléments s'achètent préfabriqués et les entreprises de menuiserie n'y trouvent que peu d'intérêt. Le marché a ainsi vu l'arrivée de « poseurs », des indépendants qui, sans avoir besoin de structures ni d'ateliers, achètent des éléments pour les installer, diminuant, de cette manière, considérablement les prix, par rapport aux entreprises qui ont d'autres charges à assumer. Les escaliers constituent alors l'un des derniers bastion nécessitant un véritable savoir-faire.

« Il faut vraiment viser des niches où vous pouvez montrer votre savoir. Là, vous vendez ce que vous faites. Mais, du savoir, il s'en perd quand même avec cette industrialisation. » (Denis Reymond).

Il explique que, suite à la fermeture de certaines entreprises, il pose aujourd'hui plus régulièrement portes et fenêtres chez des clients pour rendre service, même s'ils ne vont jamais « soumissionner » un chantier uniquement pour poser des fenêtres. Pour lui, l'enjeu est également au niveau de la formation. En effet, il forme des apprentis, chaque année, et il veut pouvoir leur offrir une vue d'ensemble du métier. Ils gardent ainsi certains travaux, comme la pose de fenêtres ou la fabrication de portes spéciales, pour les apprentis afin de pouvoir continuer à transmettre certains savoir-faire.

Les artisans du bois que nous avons rencontré font preuve de beaucoup de créativité, mais également d'intérêt pour les anciens savoir-faire. Par exemple, Cédéric Guhl, ébéniste écœuré par l'industrie du luxe où les meubles d'exposition étaient détruits quelques années plus tard, a décidé de se mettre à son compte, en 2020. Cela lui permet de défendre d'autres valeurs et d'innover avec de nouvelles techniques. Il a ainsi repéré une machine particulière, qui fonctionne vraiment différemment des habitudes européennes. A l'origine, il s'agit d'une machine japonaise qui sert notamment pour fabriquer les boîtes à secret et qui lui permet aujourd'hui de proposer une variante à la marqueterie traditionnelle. Pascal Limito, lui, a mené de nombreuses réflexions pour rénover les roues à aube en fonte dont

les dents étaient traditionnellement en bois d'alisier. Les mécanismes complexes alliant la fonte et le bois transmettent la force hydraulique des roues à aube aux diverses machines. Les artisans sont ainsi au cœur de la transmission et de l'évolution de nombreux savoir-faire, qu'il est important de maintenir.

LES TAVILLONNEURS

Avant le XVII^e siècle, les toitures de la région étaient recouvertes de bardeaux. Ces derniers n'étaient pas cloués, en raison du prix des clous, alors forgés à la main, qui étaient donc des produits rares et coûteux (Forestier, 2015 : 127). Les bardeaux étaient simplement posés les uns à côté des autres, sur la toiture, et lestés de pierres. La toiture devait donc être très peu pentue. Cela posait problème lors des fortes chutes de neiges, car les toits pouvaient s'écrouler sous son poids, ou lors de grands vents, car les bardeaux pouvaient s'envoler. A la fin du XVIII^e siècle, des clouteries commencent à fabriquer des clous en série, ce qui fait baisser drastiquement leur coût. Cela permet la popularisation des tavillons, utilisés alors comme des tuiles, à la fois sur les toits et sur les façades. Cloués, les tavillons permettaient d'augmenter la pente des toits ce qui favorisait l'écoulement de la neige (Forestier, 2015 : 125). A la Vallée de Joux, les tavillons ont été particulièrement populaires car la disponibilité de bois de qualité permettait d'en fabriquer à moindre coût. Historiquement, les tavillons ont également servi de monnaie d'échange. En 1939, André Besson raconte que la route du col du Mollendruz était un lieu de passage important. Comme cette dernière était fortement pentue, à certains endroits, les voituriers allant de la plaine à la Vallée de Joux avaient régulièrement besoin de doubler les attelages pour pouvoir franchir les tronçons les plus raides. Le fermier du château de L'Isle avait, par exemple, toujours à disposition, à cet effet, deux chevaux avec un conducteur. Les tavillons de la Vallée servaient alors de monnaie d'échange pour rémunérer ces attelages (Besson, 1939, pp. 48-49). Ces systèmes de troc expliquent sans doute l'opulence de certains villages au pied des cols. De tels arrangements devaient également exister au pied du col du Marchairuz. Cela expliquerait la richesse du patrimoine bâti dans le village de Saint-George où la présence de tavillons est, encore aujourd'hui, plus importante que dans n'importe quel autre village de ce côté de la crête du Jura.

Le problème de ces couvertures en bois réside dans le fait qu'elles brûlent facilement et qu'il suffisait d'un peu de vent pour que l'incendie se propage dans tout le village. L'incendie du Lieu en 1858 a ainsi profondément marqué les esprits. « Aux cours du XIX^e siècle, de nombreuses campagnes pour l'abolition des couvertures en bois ont été instiguées par l'Assurance incendie

et les autorités cantonales. » (Glauser, 2012 : 84). C'est ainsi que petit à petit les toitures en tôle se sont popularisées. En effet, une toiture en tavillons, si elle est bien réalisée, dure entre 30 et 50 ans, alors que les toits de tôle résistent beaucoup plus longtemps. Les toitures en tavillons imposent également, si l'on souhaite récupérer l'eau de pluie dans les citernes, que le bois ne soit absolument pas traité. Ces différences expliquent la rareté des toitures en tavillons tandis que leur utilisation en façade reste plus courante. En effet, les façades en tavillons peuvent durer une centaine d'années, si elles sont correctement réalisées. Martial Reymond expliquait d'ailleurs goguenard que « lorsqu'on voit une façade en tavillons bien délabrée, celui qui l'a posée n'a probablement plus mal aux dents. ». Seulement, avec les interdictions imposées par l'Etablissement cantonal d'assurance incendie (ECA), les tavillons n'ont plus été posés et les savoir-faire se sont perdus. En France, en revanche, les couvertures en bois n'ont jamais été interdites et les connaissances ont perduré. Il a fallu la volonté de certains passionnés pour faire revivre les tavillons dans la région. Denis Reymond est l'un d'eux. Il raconte avoir eu la chance qu'un poseur de tavillons français arrête son activité et vienne travailler chez eux. Ils ont pu racheter son matériel et il a transmis son savoir-faire aux autres employés. Mais c'est seulement ces dix dernières années que l'entreprise Etienne Berney SA, seule entreprise à poser des tavillons à la Vallée de Joux, a vu la demande augmenter pour les façades en tavillons qui cristallisent de nombreux enjeux actuels de durabilité, d'esthétique et de valorisation du patrimoine. Cela est démontré par l'inscription de cet artisanat au patrimoine culturel immatériel de la Confédération : [le tavillonnage.pdf](#).

L'artisan comblie note un réel enjeu autour de la transmission, concernant les tavillons. La pose de tavillons prend, en effet, énormément de temps ; Denis Reymond explique que, sur une façade, le tavillonneur pose environ cinq à six mètres par jour, mais que, lorsqu'il y a des complications, comme des fenêtres, le pignon du toit ou autres, il ne peut faire qu'un ou deux mètres par jour. Il faut donc quelqu'un qui accepte cette lenteur, bien souvent à l'opposé des exigences modernes. D'autant plus que le métier de tavillonneur ayant souvent été un métier auxiliaire, la question de la transmission s'inscrit dans des logiques sociales d'autant plus complexes qu'elles ne permettent pas d'en vivre : « C'est pas notre profession, tavillonneurs. Si vous allez en Pays-d'Enhaut, tavillonneur, c'est un métier. Alors que nous, c'est un petit truc accessoire. Parce qu'on n'arriverait pas à en faire notre métier. Il n'y a pas assez. » (Denis Reymond). Dans le but de sauvegarder les savoir-faire, des projets de formations et de brevet fédéral ont été mis en place mais pour diverses raisons, ils n'ont pas abouti. Afin de tout de même favoriser ce patrimoine à la fois paysager et culturel, certaines communes de la région,

comme celle du Chenit, ou le Fonds Suisse pour le Paysage, soutiennent financièrement des projets de rénovation de façades en tavillons. Actuellement, le nombre de personnes capables de poser une façade en tavillons est extrêmement réduit. S'ils continuent d'en fabriquer, les bucherons de la région n'en posent plus guère et, par conséquent, le savoir-faire s'étiolle. Denis Reymond veille donc attentivement à répartir les chantiers entre les ouvriers afin qu'ils soient plusieurs à détenir les connaissances nécessaires : « Régulièrement, quand on a une façade, on la fait faire aux autres pour pas qu'ils perdent la main. Qu'il reste ce savoir. Parce que ça paraît tout simple de poser un tavillon. Parce que le savoir, c'est aussi que c'est quand on fait qu'on apprend. Même si on nous explique, il faut faire pour apprendre. C'est pour ça qu'il faut essayer de pas perdre ce savoir, qu'il y ait tout le temps au moins deux personnes qui sachent faire. Comme ça, si tout à coup, il y en a un qui arrête ou qui n'est pas disponible, l'autre peut prendre la suite. » (Denis Reymond).

Qu'entend-on exactement par tavillon ? Il s'agit de planchettes de bois qui mesurent entre 30 et 45 centimètres de long selon les régions, de 10 à 15 centimètres de large pour environ 5 millimètres d'épaisseur. La version suisse se différencie du « tavaillon » français, entre autres par sa technique de double recouvrement, à la fois vertical et latéral, ce qui fait que seule une dizaine de centimètres de chaque tavillon restent visibles. Traditionnellement, ils sont installés sur la façade sud-ouest, la plus exposée à la pluie. Lors de la pose, il faut faire attention à ce que l'air circule sous les tavillons. Il ne faut pas les installer directement sur la façade mais laisser un matelas de ventilation d'une dizaine de centimètres. L'installation des tavillons, comme leur fabrication, demande ainsi un savoir-faire artisanal important. Afin que ces connaissances soient conservées et respectées, une **association romande des tavillonners** a été créée. Les membres de cette association doivent obligatoirement signer une Charte, rédigée en 2003, qui pose les clauses qu'ils s'engagent à respecter. Deux d'entre elles font réagir les tavillonners de la Vallée de Joux : le fait que les tavillons doivent être fabriqués à la main, et non pas à la machine, et le fait qu'ils doivent obligatoirement être cloués à la main. « Les tavillonners, ils veulent travailler qu'à l'ancienne. C'est le seul métier qui refuse le progrès. Franchement, ils veulent qu'on travaille comme au Moyen Âge. Ceux qui veulent travailler comme ça, ils devraient aller jusqu'au bout de leur idée et aller couper l'arbre eux-mêmes, mais pas à la tronçonneuse. Et débarder à cheval. Vous faites une jolie charte parce que vous voulez rester à l'ancienne mais vous ne prenez que ce qui vous intéresse. Moi, je ne suis pas d'accord. » (Denis Reymond). En effet, l'utilisation de machines pour la fabrication des tavillons pose un certain nombre de questions. Pour certains, les machines éclatent le bois sans suivre

le sens des fibres. Les tavillons fabriqués ainsi ne seraient pas imperméables et vieilliraient beaucoup moins bien. Pour d'autres, les machines utilisées ont fait de gros progrès techniques et leurs articulations multiples permettent de suivre exactement les veines du bois. Ces machines permettraient de travailler à un rythme plus soutenu et d'honorer plus de commandes, sans que le résultat soit différent d'une fabrication artisanale. « Je suis curieux de savoir comment tournent financièrement ceux qui font que ça, tout à la main. Personnellement, j'utilise une machine. Elle est rudimentaire, elle ne travaille pas seule, je reste donc totalement au contact du bois. Je manipule plusieurs fois chaque tavillon. La machine me permet simplement d'en faire un peu plus en m'économisant physiquement. » (Martial Reymond). Denis Reymond reconnaît qu'il ne faut effectivement pas faire n'importe quoi avec les machines, qu'un tavillon coupé sans respecter les veines du bois sera d'une piètre qualité ou que les agrafes font éclater les tavillons. Il affirme simplement que si une machine permet d'avoir une qualité équivalente, il ne faut pas la refuser et qu'à l'heure actuelle, des machines existent qui fendent le bois sans le couper ainsi que des cloueurs qui travaillent avec une pression minimale. On voit ainsi les tensions qu'il peut y avoir entre défendre des connaissances artisanales à tout prix et la nécessité d'une rentabilité économique.

Le bois du Risoud, qui pousse donc très lentement, est particulièrement adapté à la fabrication de tavillons, du fait de sa densité. Pour trouver ce bois si précieux, Martial Reymond, qui possède une entreprise forestière, collabore également avec les bûcherons de la région : « J'ai une entreprise forestière, je fais donc des travaux de bûcheronnage, mais je n'arrive pas à me fournir assez pour les tavillons. Je suis une petite entreprise et les belles plantes, qui répondent aux bons critères pour les tavillons sont souvent trop rares. Je travaille donc avec les équipes de l'Etat au Brassus et d'autres bûcherons. Sur le volume de bois qu'ils bûcheronnent, ils en sortent beaucoup plus. Ils ont l'habitude et ils connaissent bien mes critères. Comme ils font un peu de tavillons eux aussi pour occuper les mois d'hiver ou les jours d'intempéries, ils sont bien au fait des belles plantes. » (Martial Reymond). Il est également important de respecter le cycle complet nécessaire à la mise en place d'une façade en tavillons. Il s'écoule, en règle générale, une année complète entre la demande et la fin du chantier. En effet, les tavillons doivent absolument être réalisés dans du bois coupé hors sève, c'est-à-dire durant les coupes d'automne. Sans cela, ils ne sèchent pas suffisamment pour être étanches. Ensuite, ils sont façonnés durant l'hiver, période creuse pour les forestiers. Une fois réalisés, ils sont stockés par paquet d'un mètre carré, afin de faciliter le travail du poseur. Cette manière de stocker est devenue tellement symbolique, dans certaines régions, qu'elle

en est devenue le logo du Parc naturel régional Gruyère Pays-d'Enhaut. Les tavillons sont ensuite posés à la fin du printemps et durant l'été, en dehors des risques de gel. En effet, lors de la pose, les tavillons sont mis à tremper afin qu'ils soient plus souples et ne fendent pas, s'il gèle alors qu'ils sont encore humides, ils risquent de se coller les uns aux autres et de se fendre. A cela s'ajoute le fait qu'on ne peut pas faire de stocks de tavillons parce qu'une fois secs, ils travaillent trop pour être posés. Denis Reymond explique ainsi que la première chose à dire à des clients potentiels est de prendre garde aux délais. Selon lui, les clients privés sont souvent compréhensifs mais il n'en est pas toujours de même avec les architectes et autres maîtres d'œuvre qui ont des plannings serrés à respecter.

LES LUTHIERS ET AUTRES FACTEURS D'INSTRUMENTS

Nous l'avons vu, le Jura vaudois, et plus particulièrement la forêt du Risoud, est connu, depuis longtemps, pour la qualité de ses bois de lutherie. Il semblerait que le bois du Risoud ait intéressé le célèbre Stradivarius, mais les preuves sont difficiles à trouver. Une histoire des sociétés de musique, parue dans la Feuille d'Avis de la Vallée de Joux en 1912, note leur présence dès la fin du XVIII^e siècle⁷. Ces études se concentrent plus sur la pratique musicale, et notamment sur la présence de trompettes d'église, que sur la lutherie. Il est donc difficile de savoir comment le Risoud a influencé la pratique de la lutherie. Ce qui est sûr, c'est que la présence de ce bois d'exception occupe une place importante dans l'imaginaire collectif : « Il y a tout ce qui plaît et fascine dans le bois de résonance. D'une part, il y a le fait que tout le monde aime la musique. Ensuite, il y a la beauté esthétique des instruments. Il y a l'ancrage territorial de ces bois d'exception. Il y a le côté mythique et mystique de la forêt du Risoud, qui est un peu la forêt de Brocéliande de la région. Il y a aussi des personnages particuliers qui sont liés à ce bois de résonance, comme Lorenzo Pellegrini. » (Rémi Vuichard). Aujourd'hui, de nombreux facteurs d'instruments sont présents dans la région : par exemple, Yannick van Hove fabrique des clavecins au Brassus, Adrien Roldan et Jeanmichel Capt sont spécialisés dans les guitares à la Vallée, Claude Luisier innove dans les balafons au Séchey tandis que Hans-Martin Bader, à Premier, touche à tous les instruments dérivés du luth, avec une préférence pour les violons.

Lorsque l'on s'intéresse à la lutherie, cela commence forcément par un plongeon dans l'histoire. Beaucoup d'instruments classiques, que ce soit le violon, la guitare ou le clavecin sont dérivés d'instruments arabes inscrivant,

⁷ [Archives culturelles de la Vallée de Joux \(histoirevalleedejoux.ch\)](http://histoirevalleedejoux.ch)

déjà à l'époque, la musique dans un système d'échanges dépassant les frontières. Le violon, comme la guitare, sont issus du luth, qui est lui-même une réinterprétation de l'oud. Le luth serait arrivé en Europe au VII^e siècle, avec les invasions maures. Il était alors un des instruments favoris pour accompagner les chants. Petit à petit, il aurait évolué pour donner naissance aux instruments tels qu'on les connaît aujourd'hui. Lorsque l'on étudie les instruments anciens, il faut se méfier d'une vision trop influencée par la musique classique. En effet, l'époque classique et, a fortiori, l'époque romantique, ont essayé d'homogénéiser et d'optimiser la très grande diversité des instruments baroques. A l'époque baroque, les luthiers construisaient non seulement des luths et des violons, mais aussi des instruments très divers comme les violes de gambes, les vielles à roue, les violes d'amour ou les trompettes marines. A la fin de l'époque baroque, vers 1750, une grosse partie de ces instruments a été transformée en instruments classiques. Par exemple, les violes de gambes ont été transformées en violoncelles et les violes d'amour ont été transformées en altos (Hans-Martin Bader). A partir de 1780, on a commencé à apporter de petites modifications à la fabrication des violons pour leur permettre d'être plus puissants et plus généreux dans leur sonorité. L'époque romantique a permis de développer la virtuosité des instruments, comme Paganini l'a fait avec le violon, en faisant rallonger la touche pour pouvoir exploiter plus de notes.

Hans-Martin Bader a ainsi à cœur de faire revivre la diversité de l'époque baroque et il fabrique l'ensemble de ces instruments dans son atelier à Premier : [Hans-Martin Bader | Val TV](#). Construire de tels instruments demande bien des connaissances et un savoir-faire exceptionnel. Hans-Martin Bader a appris le métier dans les Alpes bavaroises, à Mittenwald, où la lutherie existe depuis plus de trois cents ans et où elle fût, aux paysans de la région, ce que l'horlogerie fût à la Vallée de Joux. Après avoir eu l'opportunité de racheter une vieille ferme de village, qu'il exploite à l'aide de chevaux, il habite aujourd'hui à Premier, au Pied du Jura.

Depuis Stradivarius, luthier de génie, la forme du violon n'a pas changé. En effet, les spécialistes s'accordent à dire qu'elle est parfaitement stable et qu'un violon peut se bonifier pendant près de mille ans, le bois durcissant et se fortifiant. Ce n'est qu'au bout de ce millénaire que va commencer une très lente dégradation. Or, des ateliers très connus comme Mircourt en France, Mittenwald en Allemagne ou même Shanghai en Chine, sortent plusieurs dizaines voire centaines de milliers d'instruments par an. Le marché est donc passablement saturé. Dès lors, beaucoup d'ateliers ne font plus de construction, mais se concentrent sur la réparation d'instruments. Hans-Martin Bader a cependant tenu à continuer à fabriquer des instruments, que ce soient des violons classiques ou des instruments baroques, même s'il aime

également beaucoup restaurer des instruments. En effet, pour lui, la construction est belle par la création, mais elle est plus prévisible que la réparation où chaque fissure, chaque vernis, chaque cas est différent :

« C'est un métier qui vous occupe toute une vie. On y pense même la nuit ! Ça demande une immense expérience professionnelle. Et ça reste un défi, chaque fois. C'est toujours stimulant. C'est comme une nouvelle aventure à chaque fois. »

(Hans-Martin Bader).

Un violon est invariablement constitué d'une table en épicéa, d'une touche en ébène, tandis que le reste de l'instrument est en érable. La construction d'un violon, tradition pluriséculaire, étant très bien optimisée, il ne requiert que peu de matière première et produit peu de déchets. Pour lui, c'est exactement dans cette simplicité et cette optimisation que se situe le génie des métiers anciens. Pour Hans-Martin Bader, l'art du luthier se situe également dans le rapport à la musique. En effet, pour construire un objet technique, il s'agit avant tout de mesure et de précision, alors que les violons sont des œuvres d'art, dont la réussite n'est pas mesurable. Il va même au-delà, en affirmant que les violons sont la plus belle œuvre d'art parmi tous les instruments. Le prix d'un stradivarius équivalant celui des plus belles peintures, prix que n'atteignent jamais une harpe ou une guitare.

L'origine des clavecins est liée à celle des *qânûn* arabes, ramenés par les premiers croisés, au XIII^e siècle. Ces instruments auraient alors inspiré le psaltérion, sur lequel certains savants ont essayé de fixer un mécanisme. Arnault de Zwolle, médecin, astronome et musicien, met ainsi au point le premier plan d'un clavecin complet vers 1440. Yannick van Hove évoque cette histoire dans une vidéo : [Atelier de Clavecins au Brassus - Visite guidée - La Télé \(latele.ch\)](#). Entre le XV^e et le XVIII^e siècle a lieu le grand âge d'or des clavecins, qui comptait plusieurs écoles : italienne, française, allemande, flamande ou anglaise. Au sein même de ces écoles, il y avait encore des différences selon les époques, mais aussi selon la région précise où elles se trouvaient. Les clavecins faits à Padoue n'étaient pas les mêmes qu'à Rome ou à Venise. Les typicités régionales étaient alors très fortes, en raison du relatif isolement des communautés. « Ça en devenait même une sorte d'identité propre, une fierté qu'on retrouve dans le caractère des instruments. Il y avait vraiment un esprit différent, d'une région à une autre. C'est ce qui fait la richesse de l'Europe de cette époque-là » (Yannick van Hove). Pour le facteur de clavecin du Brassus, un des intérêts de ces instruments se situe justement dans leur inscription dans l'histoire. En effet, pour reproduire un instrument du XVI^e siècle, le facteur de clavecin doit

savoir quelles étaient les théories mathématiques qui avaient lieu à ce moment-là, connaître les techniques de voix et la phénoménologie globale de l'instrument, car tout cela exerçait une influence sur sa construction. Il relève aussi que les instruments qui se trouvent dans les musées sont irremplaçables, parce qu'ils sont la voix d'une époque.

Pour fabriquer un clavecin, il n'existe pas de standard semblable à celui qui existe pour le violon. Il y a, au contraire, mille six cents sortes d'instruments, exposés dans les musées. Beaucoup d'éléments varient selon le lieu et l'époque : par exemple, certains Italiens du sud utilisent des tables en cyprès alors que la plupart des autres utilisent de l'épicéa. La manière de barrer les instruments varie aussi énormément. Le travail, pour Yannick van Hove, débute alors par des recherches historiques sur l'instrument qu'il a choisi avec son client. Lorsqu'il évoque son métier, il parle de chasse aux trésors, parce que beaucoup de musées n'ont pas la place pour exposer tous leurs instruments et beaucoup restent cachés dans des réserves. Il essaye donc de retrouver ces instruments, de les accorder et, s'ils en valent la peine, d'en faire une copie, pour présenter aux musiciens ce qui existe. Une fois, l'idée générale fixée, il élabore les plans, il va chercher le bois qu'il débite et ensuite commence la construction. Un petit instrument lui prend environ six mois de travail, tandis qu'un grand clavecin, avec deux claviers, requiert environ dix mois, voire plus. Lorsqu'il s'agit de copier un instrument ancien, on ne peut cependant l'imiter en tous points. En effet, les bois d'époque ont vieilli, les forêts ont changé et il est illusoire de vouloir imiter parfaitement le son d'un instrument ancien. Yannick van Hove voit alors son métier comme une réinterprétation d'instruments : [Yannick Van Hove | Val TV](#).

La guitare, qui occupe également les luthiers de la région, dérive du luth qu'elle remplacera petit à petit au cours du XVI^e siècle. Le nombre de cordes, les dimensions ainsi que la forme ont beaucoup varié au fil des lieux et des époques. La guitare, telle qu'on la connaît aujourd'hui, est définie par un luthier espagnol dans le courant du XIX^e siècle. Elle subit encore de nombreuses variations. Rémi Vuichard affirme même que nous sommes actuellement dans l'âge d'or de la lutherie guitare. En effet, l'émergence de fournisseurs d'outillage de lutherie, ainsi que la disponibilité de tutoriels vidéo permettent une démocratisation de la facture de guitares. Parallèlement les enjeux de déforestation liés à l'exploitation des bois tropicaux (acajou, ébène et palissandre principalement) imposent le recours à des essences alternatives, comme le noyer ou le cerisier, ce qui rend la lutherie en guitare très dynamique, depuis quelques années. D'autres luthiers innovent en travaillant avec du bois torréfié, des planchettes de bois qui sont chauffées et cuites d'une certaine manière pour vieillir prématurément le bois afin

d'obtenir un meilleur son, plus rapidement. Les bois pétrifiés, immergés dans l'eau pendant plusieurs centaines d'années et protégés par des sédiments, sont aussi recherchés par ces luthiers. A l'initiative du sentier didactique du bois de résonance, inauguré au Sentier en 2023, Rémi Vuichard raconte : « Je vais souvent dans des festivals de lutherie et c'est hyper innovant. C'est vraiment hallucinant ! Tout ce qu'on croyait figé ne l'est pas du tout. Mon idée, c'est de valoriser ce monde-là et de montrer que tout ça évolue, que c'est dynamique. Une fois que tu as ouvert la porte, c'est vraiment tout un monde qui s'ouvre. C'est vraiment chouette ! ». Adrien Roldan, luthier à L'Abbaye, explique justement que ce sont cette diversité et cette créativité qui lui plaisent dans la facture des guitares. Jeanmichel Capt, lui, se concentre aujourd'hui sur la production de guitares inspirées des mythiques Telecaster de la marque Fender, qu'il nomme Collection Légende. Il est cependant surtout connu pour ses innovations : certains ont qualifié son travail de « lutherie du XXI^e siècle ». Artisan passionné, il a essayé d'élargir les capacités du bois de résonance qui pousse dans la région : [Jean-Michel Capt | Val TV](#). Il s'est donc servi de ce matériau comme support pour sublimer les sonneries des montres à grandes complications. Il l'a utilisé pour faire résonner les vibrations des boîtes à musique. Il a également inventé le *soundboard*, un haut-parleur en bois d'harmonie. L'idée, derrière ses inventions, est d'utiliser le bois pour transformer des sons mécaniques, comme les sonneries des montres, en sons musicaux. Pour lui, ce son musical a été négligé par l'industrie parce qu'il est difficilement maîtrisable.

Jeanmichel Capt est également connu pour sa collaboration avec Lorenzo Pellegrini, le célèbre cueilleur d'arbres de la Vallée. Il a ainsi appris à reconnaître les « plantes » qui peuvent servir pour le bois d'harmonie. Néanmoins, pour lui, son métier ne se résume pas à cette connaissance, ni même à de la technique. A ses yeux, comme pour Hans-Martin Bader, le métier de luthier s'apparente à un art : « Dans un instrument de lutherie, le facteur met, non seulement son savoir-faire mais aussi son savoir-être. Il va mettre toutes les belles intentions qu'il a de réaliser un outil d'expression pour le musicien. Donc c'est évidemment plus qu'un objet, ce qui sort de ses mains. Dans l'esprit zen, ça s'appelle un objet vivant. C'est un être vivant qui va s'associer au musicien pour exprimer de façon plus pertinente, plus claire, plus compréhensible les intentions du musicien. Donc on est dans un travail artistico-artisanal. On n'est pas seulement dans la bienfaisance, on est aussi dans l'idée de créer un objet qui donne sens à ce que l'on a à raconter. » (Jeanmichel Capt).

Cette idée de collaboration entre le travail de l'artisan et les émotions transmises par le musicien est incarnée par la notion de « bois d'harmonie ». Matériau vivant, le bois s'imprènerait de ce que les uns et les autres lui

transmettraient. Ainsi, s'attacher à faire un instrument parfait techniquement n'est pas une garantie de réussite. Pour Jeanmichel Capt, le succès d'un instrument est complètement intangible et imprévisible. C'est dans la gestion de ce qui n'est pas mesurable que se situe le savoir-faire du luthier. Il est intéressant de relever qu'au sujet d'un même métier, facteur de guitares, deux personnes peuvent mettre des éléments très différents en avant selon leurs expériences et leurs sensibilités. Adrien Roldan, parle tout à fait autrement de son métier : [Adrien Roldan BONUS | Val TV](#). Pour lui, le bois de résonance de la Vallée est inestimable mais tout ne tourne pas autour de lui.

Le dernier instrument en bois, construit actuellement sur le territoire du Parc, est le balafon. Il est plus difficile d'en retracer une histoire précise parce qu'elle est majoritairement transmise de manière orale par des griots africains, dont le patrimoine culturel immatériel n'appartient pas au Parc. Ce n'est donc pas à nous de raconter cette histoire-là. Il nous revient toutefois de mentionner Claude Luisier, facteur suisse de balafons, installé au Séchey, dont les instruments sont plébiscités, loin à la ronde. Il présente son travail : [Claude Luisier | Val TV](#). Dans cet interview, il nous montre plein de trucs et astuces qui sont nécessaires à son travail artisanal. Par exemple, il met les lames de bois sur la braise pour en faire sortir la résine. Cela colle les fibres du bois et permet une meilleure résonance. Ou alors, il met certaines pièces de bois du châssis du balafon à tremper dans la fontaine, pendant plusieurs jours, pour les ramollir et pouvoir ainsi les travailler de manière courbe. Il ne peut malheureusement pas utiliser du bois local, dont les propriétés de résonance sont effectives mais dont les fibres, trop tendres pour être frappées avec un maillet, se désolidarisent, désaccordant dramatiquement l'instrument.

LE SPORT ET LES NOUVEAUX ARTISANS D'ART

Aujourd'hui, de nouveaux métiers du bois émergent, ou plus exactement des métiers anciens s'adaptent aux technologies et besoins modernes. Par exemple, on trouve des traces d'un certain George Meylan, un menuisier né en 1895, qui fabriquait des skis en bois au Brassus et dont le fils continuera jusque dans les années 1950 (Collectif, 2017 : 16). Puis, aucune trace de skis artisanaux pendant plusieurs décennies. Ces savoir-faire artisanaux ont donc été mis de côté pendant plusieurs décennies avant de revenir sur le devant de la scène ces dernières années. Il nous semblait important de présenter les artisans qui font revivre certaines pratiques anciennes, tout en les mélangeant aux techniques modernes. Aujourd'hui, Lucas Bessard fabrique des skis en bois entre Cuarnens et L'Isle, tandis que Laurent Goley fabrique

des skates, *longboard*, *powsurf* et autres engins de glisse, au Brassus. Ils sont accompagnés d'Olivier Grieb, facteur d'arc à La Sarraz, de Rémi Vuichard, actuellement en formation pour être facteur d'arc, à Romainmôtier et de Sébastien Meylan, facteur d'arcs mais aussi *shaper*, soit fabricant de planches de surf, à Le Vaud, Armand Nydegger fabrique des skates et des skis à La Rippe tandis que Laetitia Urfer et Marius Boulaz sont à la tête des Planches du Nozon, une entreprise qui fabrique des planches de surf décoratives, à Romainmôtier. Nous voyons ainsi que la plupart de ces nouveaux métiers sont intimement liés au sport et aux loisirs, et, les arcs mis à part, surtout aux sports de glisse. Cet état de fait pourrait être lié, à la fois à la présence de neige et de montagne dans le paysage jurassien et à l'engouement moderne pour ces sports à sensation.

En ouvrant LGS Board Manufacture en 2000, Laurent Golay a été un pionnier dans le domaine : [Laurent Golay | Val TV](#). Il est d'ailleurs considéré comme tel par les jeunes qui commencent leur activité aujourd'hui et qui vont régulièrement lui demander conseil. En reprenant la menuiserie de son père, au Brassus, il souhaitait fabriquer ses propres planches de skate. « Au début, tout le monde m'a dit que j'étais complètement cinglé de vouloir faire ça ici. Un truc de sport, en plus en Suisse, à la Vallée. Mais moi, j'ai la tête dure, en caillou du Risoud, et j'ai continué. C'est sûr que si j'avais fait quelque chose comme Monsieur Tout-le-Monde, ça aurait peut-être été plus facile. Mais je me serais ennuyé comme un rat mort. C'est pour ça que j'ai continué à taper sur le clou. Finalement, ça finit par payer. » (Laurent Golay). Ce choix a nécessité quelques compromis et il a fait pendant longtemps un peu de menuiserie « traditionnelle » en parallèle, pour s'assurer un revenu. Cependant, cela devenait de plus en plus difficile avec des fournitures de plus en plus coûteuses, alors que pour les planches, ce ne sont pas les fournitures qui valent cher, ce sont les heures de travail. Aujourd'hui, il a pu revendre le matériel de menuiserie pour se consacrer uniquement aux planches, ce qui lui convient beaucoup mieux. Il n'achète que la matière première. Il fait tout lui-même, même la sérigraphie, à laquelle il s'est formé pour être le plus autonome possible.

Il participe aux Journées Européennes des Métiers d'Arts, qui mettent en avant les artisans d'art et ouvrent ainsi la porte vers de possibles collaborations. En effet, de nombreuses marques connues cherchent à renouveler leur image par des collaborations innovantes, notamment à travers l'artisanat. Laurent Golay travaille en partenariat avec des manufactures très haut de gamme de sa région. La clientèle des maisons de haute horlogerie s'est rajeunie, ces dernières années, et les manufactures cherchent à créer des événements ou des cadeaux qui correspondent à ce nouveau public. Cela a permis à Laurent Golay de développer de nouveaux

produits, comme les *stand-up paddle* dont la conception aurait coûté trop cher sans certitude d'un débouché. A travers cette collaboration, une gamme « *made in Brassus* » a été créée, pour laquelle tout le bois utilisé est issu de la forêt du Risoud. L'intérêt de ces entreprises pour l'artisanat d'art est également que ces objets sont autant esthétiques que fonctionnels. En effet, une planche de skate en marqueterie fabriquée par Laurent Golay peut autant être utilisée au quotidien qu'exposée sur un mur. Cette manière de travailler lui amène une nouvelle gamme de clients, tout en lui permettant de renouveler sa pratique du travail du bois.

Après avoir cassé une paire de skis, Lucas Bessard a cherché à savoir s'il était possible d'en fabriquer une. Comme il avait beaucoup de réactions positives au sujet de celle qu'il avait fabriquée en bois, il s'est dit qu'il y avait un marché à explorer et il a lancé son entreprise. Il a trouvé ses premières informations et ses premiers fournisseurs sur internet. Comme Laurent Golay, il a dû inventer la plupart de ses outils parce qu'il n'existe pas, sur le marché, de machines adaptées à d'aussi petites séries : « Acheter une presse à cinquante mille balles quand on commence et qu'on ne sait pas vraiment ce qu'on fait, ce n'est pas forcément pertinent. Et puis, ne pas avoir d'argent et devoir se débrouiller avec les moyens du bord, ça pousse à être créatif et je trouvais ça cool. » (Lucas Bessard). Sa localisation, au Pied du Jura, lui offre une certaine tranquillité par rapport à un magasin en centre-ville. Les clients qui font le déplacement sont vraiment intéressés et il n'est pas sans cesse interrompus par des curieux.

Historiquement, les skis étaient fabriqués en frêne, un bois à la fois souple et dense mais qui ne casse pas facilement. Comme le montre l'utilisation de cette essence pour les manches de pioche et de marteau, elle a également la propriété de bien absorber les impacts. C'est sur la base de ces connaissances historiques que Lucas Bessard a choisi ce bois pour fabriquer ses skis, contrairement aux skis industriels qui utilisent souvent des bois moins chers et moins appropriés. La composition d'un ski artisanal en bois est relativement similaire à celle d'un bon ski industriel qui est également constitué d'un cœur en bois, représentant 80% du poids du ski, entouré de fibres de verre ou de carbone pour renforcer la solidité, avec une semelle en plastique. La différence principale avec un ski industriel est la personnalisation possible du ski et la qualité des matériaux. En effet, le coût d'un ski artisanal réside avant tout dans la main d'œuvre qu'il nécessite. L'artisan peut donc utiliser les meilleurs matériaux du marché, sans que cela impacte le prix du ski. L'idée de Lucas Bessard est de fabriquer des skis qui durent dans le temps et qui valent la peine d'être réparés. En cela, la course à la légèreté des skis actuels diminue leur solidité. En ce qui concerne le ski de

randonnée, il essaye de trouver un compromis pour que le ski ne soit pas trop lourd à la montée mais qu'il puisse quand même tenir à la descente et ne pas être trop fragile.

S'il a renoncé à aller chercher lui-même son bois en forêt, Lucas Bessard tient en revanche beaucoup à travailler avec du bois dont il connaît la provenance. Il lui faut environ un mètre cube de frêne par an. Or, trouver du frêne de qualité n'est pas facile, puisque la spécialité locale est plutôt l'épicéa. Néanmoins, il travaille actuellement avec une entreprise familiale à Saint-Aubin (FR). Pour le placage en bois de ses skis, en revanche, il n'a trouvé aucun fabricant suisse et a dû se résoudre à acquérir du bois européen. En effet, les travaux de marqueterie ont tendance à se raréfier, souvent par manque de temps de la part des menuisiers. Les produits de glisse artisanaux, comme les skis de Lucas Bessard ou les skates de Laurent Golay, sont parmi les seuls à encore valoriser ce type de savoir-faire.

Depuis très jeune, Armand Nydegger fabrique ses propres planches de skate. Après un apprentissage en menuiserie et plein de petits boulots pour se payer ses machines, il a monté sa propre entreprise, **NK Manufacture**, à La Rippe. Il y fabrique ses planches de skate, il fait de la menuiserie classique et il a récemment commencé à fabriquer des skis : « J'ai une entreprise, c'est de l'artisanat mais c'est vachement différent d'une menuiserie classique. Parce qu'on fait des choses complètement atypiques, comme du cintrage ou des choses qui peuvent se prêter au monde de la mode et du coup, on a beaucoup de designers ou d'architectes qui viennent faire des stages. On a aussi bien des stagiaires qui viennent de l'ECAL que de l'EPFL ou des arts appliqués de Paris. » (Armand Nydegger). Il note, malgré tout, la difficulté de pouvoir vivre de son artisanat. Il fait ses planches de skate mais les vendre dans des magasins connus comme Doodah ne lui rapporte rien, sinon de la visibilité et de la fierté. Il doit donc diversifier son activité afin de pouvoir assurer la rentabilité économique de son entreprise. De ce fait, il fait également de la menuiserie plus classique, en posant des portes et des fenêtres, en fabricant des escaliers ou des objets en époxy. Il reconnaît cependant qu'à terme, il souhaiterait arrêter ces activités pour se concentrer sur le skate. Il regorge d'inventivité pour se faire connaître dans le secteur. Il organise ainsi régulièrement des camps pour tous les âges où les clients apprennent à fabriquer et à rider leur propre planche. Certains parents y viennent avec leurs enfants pour passer un moment en famille. Il fabrique également des skate-parks, qu'il propose à la location et qui, contrairement aux planches, ne se trouvent pas à prix bradés sur internet. Plus récemment, il s'est également investi dans l'organisation d'événements d'ampleur autour de la culture *street*, comme NK Open Skate à Divonne-les-Bains.

La particularité de Sébastien Meylan est d'avoir une double activité : d'une part, comme Laurent Golay et Lucas Bessard, il s'intéresse au monde de la glisse, d'autre part, il est facteur d'arcs et s'adresse ainsi à un autre public. Surfeur passionné depuis longtemps, il a découvert le monde des *shapers* au Portugal où il a fabriqué sa première planche de surf en bois, au cours d'un voyage. Il s'est passionné pour cette fabrication et y est retourné plusieurs fois. Il travaille en *hollowboard*, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une planche vide : les planches du dessus et du dessous sont maintenues ensemble par des structures ajourées qui suivent la forme de la planche. En rentrant en Suisse, il a commencé son activité en travaillant dans son salon à Le Vaud. Un article le concernant dans un journal local a attiré l'attention de Denis Droz qui voulait remettre son atelier de fabrication d'arcs et lui a proposé de le former pour qu'il puisse mener une double activité. L'idée lui plaisait puisqu'il était passionné par l'artisanat du bois, même si la technique est différente, selon qu'il fabrique un arc ou une planche. En effet, pour une planche, il réalise une maquette afin de produire un volume tout en restant le plus léger possible, alors que pour un arc, il doit penser à la performance en réalisant les branches et à une sculpture en réalisant la poignée. 20% de ses ventes sont des surfs, le reste étant des arcs, mais à l'avenir, il aimerait bien développer d'autres produits, comme des *windfoil*.

Pour réaliser surfs et arcs, il utilise des bois très différents les uns des autres. Pour les planches de surf, les essences sont très précises : du peuplier dessus et du balsa dessous. Pour les arcs, les essences de bois adéquates sont beaucoup plus nombreuses, l'esthétique étant aussi importante que la résistance. Il utilise pour l'instant le stock de bois racheté avec l'atelier, mais il prépare déjà la suite en faisant sécher du bois provenant exclusivement de la région. Pour les branches, il travaille essentiellement avec du bambou. Si ce matériau n'est pas franchement local, il a, en revanche, l'avantage de pousser très vite et de correspondre exactement aux dimensions nécessaires pour un arc. Il produit ainsi très peu de déchets, ce qui ne serait pas le cas avec d'autres bois régionaux. Ce souci de la durabilité est fondamental pour Sébastien Meylan. « Pour les surfs, l'idée de les fabriquer en bois, c'est parce que les surfs classiques sont uniquement composés de dérivés de pétrole. La tendance actuelle, c'est de chercher la légèreté absolue, mais du coup, les planches deviennent fragiles. Elles cassent, et souvent les morceaux restent partiellement dans l'eau. Avec une planche en bois, j'arrive à obtenir quasiment les mêmes caractéristiques qu'une planche de surf classique. Elles sont un peu plus lourdes mais ça se ressent peu dans l'eau. Cependant, une planche en bois, si on ne l'envoie pas dans un caillou, elle peut tenir quasiment à vie. Alors qu'une planche classique, si tu l'utilises tous les jours, en six mois, elle est foutue. C'est aussi pour ça que je suis parti sur ce

matériau pour ce sport, parce que je trouvais qu'il y avait un bon équilibre entre ce qu'on pouvait amener comme performance, la durabilité de l'objet et sa beauté. » (Sébastien Meylan). Pour transmettre à son tour ses connaissances, il propose des ateliers pour fabriquer soit un arc, soit une planche de surf sous sa supervision.

L'archerie existe depuis plus 40'000 ans et elle est un des éléments qui ont permis à l'humanité de survivre. Elle est donc ancrée dans la mémoire collective comme un symbole de pouvoir. Pour Rémi Vuichard, lorsque certaines personnes tirent leur première flèche, c'est comme s'ils retrouvaient cette force symbolique. Cela est particulièrement fort chez les femmes qui constituent 75% de sa clientèle. Dans le périmètre du Parc, l'archerie a été présente, même si elle a été passée sous silence. On la retrouve néanmoins dans certains éléments toponymiques, comme la Rose des Arcs, à la Vallée de Joux. Cet endroit est nommé ainsi en raison de la présence d'ifs, qui est le bois d'arc par excellence, en Europe. En effet, il s'agit d'un bois avec une résilience exceptionnelle, c'est-à-dire qu'il revient extrêmement rapidement à sa forme originelle. Leur force était d'ailleurs telle que les arcs en if ont d'ailleurs été un des enjeux stratégiques de la Guerre de Cent ans. Cependant, d'autres bois locaux peuvent être utilisés pour l'archerie, comme le cytise, le frêne, l'orme ou le robinier faux-acacia. Olivier Grieb est le doyen des facteurs d'arcs de la région : [Portrait d'un facteur d'arc passionné de tir instinctif - YouTube](#) Il a été l'élève de Jean-Marie Coche, un des premiers européens à se réintéresser à l'archerie instinctive et à la facture artisanale d'arcs en bois. Jean-Marie Coche a travaillé avec une philosophie très compagnonique, tournée vers la transmission, qu'Olivier suit toujours. Pour lui, la logique du compagnon se situe ailleurs que dans une logique capitaliste : il préfère prendre le temps de travailler et de transmettre plutôt que de courir après la productivité et le profit. Il prône également le plaisir de travailler, même si, comme tous les artisans, il doit pouvoir vivre de son travail. Un des éléments qui lui permet de se démarquer des arcs fabriqués de manière industrielle, et donc à moindre coût, est la qualité de son travail. Lors de la commande d'un arc de facture, il prend toujours le temps de rencontrer ses clients. Il peut ainsi mesurer l'allonge de la personne, choisir ensemble le type d'arc, sa puissance, les différents bois... Pour lui, c'est cette attention qui donne de la valeur ajoutée au travail de l'artisan. Pour Rémi Vuichard, l'un de ses élèves, le déclic s'est fait pendant la pandémie de Covid-19. Archer depuis de nombreuses années, il s'est rendu compte que les gens avaient besoin d'activités dans la nature. Il a donc monté une petite structure dans une roulotte, avec un minimum de matériel, mais qui lui permet à la fois de proposer des initiations mais également de fabriquer des arcs, ainsi que l'ensemble du matériel nécessaire : flèches,

ciblerie et autres accessoires. L'archerie instinctive, loin des obligations de performance et des terrains aseptisés de l'archerie olympique, lui permet ainsi d'allier matériaux nobles et balades en forêt, dans le respect du vivant : « L'archerie, pour moi, c'est comme le bois de résonance : ça allie tout ce que j'aime. Il y a les balades en forêt, des savoir-faire exceptionnels, une histoire spécifique, une esthétique incroyable mais il y a en plus, la découverte d'une relation au corps particulière » (Rémi Vuichard). Il compare ça au yoga, avec un travail sur la respiration, sur l'écoute du corps, sur l'observation.

Laetitia Urfer découvre le surf en Australie. Quelques années plus tard, en couple avec Marius Boulaz, un bûcheron de Romainmôtier, elle le convainc de fabriquer une planche pour rigoler : lui fabriquerait la planche et elle, qui dessine depuis toujours, s'occuperait de la décorer. Ils filment le processus et postent la vidéo sur les réseaux sociaux. Le plaisir et les retombées sont telles qu'elle décide de quitter son emploi pour fonder leur entreprise : les Planches du Nozon. Contrairement à Laurent Golay et Sébastien Meylan, leur but n'est pas que leurs planches soient utilisables, juste qu'elles soient décoratives. « On a remarqué que la planche de surf, c'est un élément qui touche vraiment un large public. On penserait que c'est un marché de niche quand on parle de surf en Suisse, mais non. L'aspect déco existe bel et bien, avec cette forme qui est assez... communicante. La planche symbolise vraiment un état d'esprit, qui est assez cool. C'est stylé finalement, la planche de surf. C'est pour ça que ça touche vraiment du monde et que notre marché ne s'arrête pas uniquement aux pratiquants de surf. Mais au-delà du surf, nous ce qui nous plaît, c'est vraiment le bois de la région. C'est ça qu'on met le plus en avant. J'essaie de communiquer le fait qu'on travaille uniquement le bois de nos forêts. Mais même plus, qu'on fait tout nous-mêmes. C'est Marius qui abat les arbres, dans la plupart des cas. Donc on fait vraiment la chaîne de A à Z. On n'a aucun intermédiaire. » (Laetitia Urfer). Afin de personnaliser au mieux chaque commande, ils reçoivent leurs clients dans leur magasin de Romainmôtier pour qu'ils puissent se rendre compte des tailles, des couleurs, des dessins, sans le filtre des photos.

Ils utilisent principalement de l'épicéa, du chêne, du noyer, parfois d'autres espèces mais c'est plus rare. Marius Boulaz essaye de rester dans un rayon de vingt kilomètres autour de Romainmôtier afin de limiter le coût du transport. Il fait des exceptions pour des arbres qui sont d'ores et déjà abattus, afin de leur offrir une seconde vie. Les différentes essences donnent différentes nuances à leurs planches et Laetitia Urfer adapte son dessin au bois choisi : sur le noyer, le plus foncé des bois de la région, l'encre blanche sortira mieux que l'encre noire. Elle aime la variété des dessins qu'on lui demande : des mandalas aux poyas en passant par les paysages et les photos

d'animaux. La plupart de leurs commandes sont des cadeaux pour marquer des événements importants, comme un mariage, une naissance ou un anniversaire.

UN CAS PARTICULIER : LES BOITES À VACHERIN

La fabrication du Vacherin Mont-d'Or AOP, une spécialité fromagère de la région, implique également le travail du bois. En effet, ce fromage à pâte molle est entouré d'une sangle en épicéa et emboîté dans un contenant à la forme caractéristique, lui aussi en épicéa. Nous vous proposons d'aller à la rencontre d'un métier du bois très spécifique à la Vallée de Joux : leveur de sangles, grâce à Marianne Golay, ancienne sanglière bien connue des médias et Pascal Racht, responsable de l'entreprise Valartibois à L'Abbaye qui fournit, depuis 2021, la quasi-totalité des fromagers en boîtes à vacherin.

La sangle à vacherin est faite de *liber*, la couche coincée entre l'écorce et l'aubier de l'arbre, prélevée sur certains épicéas dépourvus de défauts. Ces sangles sont ensuite séchées, puis vendues soit en paquets, soit en rouleaux, aux fromagers. Ces derniers entourent leurs fromages de ces sangles qui vont, non seulement les tenir en forme mais également leur donner un goût particulier grâce aux tanins dont elles regorgent. Seuls certains épicéas, ou sapins rouges, conviennent, car il faut une plante sans nœuds, sans poche de résine et sans défauts apparents. Les sapins blancs contiennent trop de térébenthine pour que le fromage ait bon goût. Un bûcheron du Solliat nous présente comment il travaille : [Le Dan, homme des bois | Val TV](#). La production de sangles est une activité saisonnière, puisque les coupes de bois n'ont lieu qu'au printemps et à l'automne. Le bois étant gelé l'hiver, il n'est pas possible de travailler et les coupes s'arrêtent mi-juin pour la protection de la faune.

Autrefois, les leveurs de sangles, aussi appelés sangliers ou sanglières, étaient souvent des agriculteurs qui utilisaient la forêt comme source de revenu secondaire, comme les paysans débardeurs ou à l'image des paysans horlogers. Puis, l'agriculture demandant toujours plus d'investissement, ils n'ont bientôt plus eu le temps de s'occuper de ces « à-côté ». Marianne Golay donne ainsi l'exemple de son beau-frère, qui allait aux sangles tant que ses parents pouvaient lui donner un coup de main à l'écurie, mais qui a dû arrêter quand ces derniers sont devenus trop âgés. Cependant, en 1971 déjà, des auteurs remarquaient à quel point il était difficile de trouver des personnes compétentes à la Vallée de Joux : « La production de sangles à vacherin est une occupation secondaire à laquelle s'adonnent avant tout les bûcherons et quelques retraités. Mais comme il faut de la compétence et du

savoir-faire et que le nombre d'ouvriers du bois n'a fait que diminuer, la demande peine à être couverte et les affineurs sont obligés de se fournir chez nos voisins français. » (Berta et Hugger, 1971 : 4). La production de sangles suisses est, depuis longtemps, un débat assez houleux. Pascal Rachet, qui est le dernier à fournir une quantité de sangles importante aux fromagers de la région, reconnaît qu'il n'est pas en mesure de faire toutes les sangles nécessaires à la production suisse, mais qu'il ignore comment se fournissent les autres. Un scandale a ainsi éclaté en France dans les années 2000 lorsqu'une sanglière française avait intenté un procès, qu'elle a perdu, pour pratique commerciale trompeuse⁸. En effet, le Mont d'Or français est aussi protégé par une AOP mais, contrairement à la Suisse, n'impose aucune obligation quant à l'origine géographique des sangles. En France, de nombreux fabricants de fromages importent donc des sangles à bas prix d'Europe de l'Est, notamment de Pologne. Marianne Golay se fait également porteuse de cette voix. Elle souligne les risques de perdre des savoir-faire essentiels à l'économie régionale : [Marianne Golay, sanglière | Val TV](#).

La sanglière combière note, en effet, à quel point cette activité a changé ces dernières années et comme il est difficile, pour les jeunes, de s'y investir. Premièrement, comme il s'agit d'une activité saisonnière, il n'est pas possible d'en vivre toute l'année, il faut nécessairement avoir une autre source de revenu qui soit compatible avec la saison des sangles. Or, si les temps partiels sont aujourd'hui bien tolérés, ils se répartissent de manière hebdomadaire plutôt que saisonnière. Beaucoup de jeunes n'ont donc pas la disponibilité nécessaire pour qu'aller aux sangles soit rentable économiquement. Deuxièmement, les pratiques forestières ont changé. Jusqu'à il y a vingt-cinq ans, les leveurs de sangles étaient les bienvenus sur les coupes de bois, car ils écorçaient le bois à la place des bûcherons. Aujourd'hui, de plus en plus de machines sont utilisées, notamment des abatteuses. Or, si le bois n'est pas abîmé lorsqu'il passe à l'intérieur, en revanche le liber, la sous-couche de l'écorce utilisée pour les sangles, l'est. Il faut donc que le leveur de sangles arrive avant les machines et il n'est pas toujours évident de savoir quand les différentes coupes ont lieu. Marianne Golay raconte ainsi qu'elle s'est arrêtée, entre autres parce qu'aujourd'hui, elle passe plus de temps au téléphone pour trouver du bois, qu'en forêt. L'AOP a également compliqué certaines choses puisque les coûts importants que nécessite la certification limitent de manière drastique les bénéfices que les sangliers retirent de leur travail. Marianne Golay raconte donc que beaucoup de jeunes qui l'ont accompagnée en forêt, se sont découragés :

⁸ [L'AOC Mont d'Or peut être fabriquée avec des sangles d'importation \(francetvinfo.fr\)](#)

« Il y a une jeune fille qui est venue avec moi la dernière année. Elle avait un autre job saisonnier pour compléter. Elle aurait très bien convenu mais quand elle a vu les prix, elle s'est découragée. Elle s'est bien rendu compte que ce n'était pas possible. Mon fils voulait que j'apprenne à lever des sangles à son épouse, mais je lui ai dit que ce serait trop compliqué. Parce qu'ils voulaient fonder une famille, qu'il faudrait faire garder les gosses et qu'elle rentrerait fatiguée avec trois fois rien. C'est vraiment le seul truc. Après, c'est un boulot tellement joli. Moi, ce que j'ai aimé, c'est découvrir des odeurs, des nouveaux endroits un peu inaccessibles. Comme j'ai un métier qui fait peu de bruit, il y a plein d'animaux aussi. Je n'ai aucun regret sur le temps passé en forêt, même par mauvais temps. Mon seul regret, c'est que ça ne soit pas mieux reconnu et encouragé. »

(Marianne Golay).

En ce qui concerne les boîtes à vacherin, elles sont, elles aussi, fabriquées en épicea de la région. Elles consistent en un fond, un couvercle et des targes qui sont les côtés de la boîte et du couvercle. Les targes, ou les pliures selon qu'on utilise les termes combiens ou français, sont la partie la plus délicate à fabriquer, tant elles sont fines et exigent du bois de qualité. Comme pour beaucoup d'éléments en bois fin, il faut que la plante soit droite, sans nœuds, pas nerveuse. Pour les targes, c'est presque du bois de lutherie qui est utilisé et Pascal Rachet a beaucoup de mal à en trouver. En revanche pour les fonds et les couvercles, les exigences sont moindres : « Fonds et couvercles sont tirés de billes de sapin [...] Le bois provient aussi du massif du Risoud. Il est cependant de moins bonne qualité que celui choisi pour les pliures. Pour les fonds, on utilise les planches sorties de la zone extérieure de la bille. Le bois y est plus humide et ne laisse ainsi pas trop gonfler le vacherin sinon la boîte, devenue trop sèche, éclaterait. La partie centrale de la bille est utilisée pour les couvercles. Ceux-ci sont sortis dans une planche plus mince et, si possible sans nœud, parce que « c'est plus propre ». Par ailleurs le tampon de la laiterie, à qui seront livrées les boîtes, sera plus lisible. » (Berta, 1971 : 20).

Ces dernières années, les fournitures pour les boîtes à vacherin étaient fabriquées à Bois-d'Amont, en France. Pascal Rachet les achetait telles quelles pour monter les boîtes, dans son atelier au Brassus : [Pascal Rachet | Val TV](#). En 2020, l'entreprise française a fermé ses portes. L'interprofession du Vacherin Mont-d'Or AOP s'est alors mobilisée pour que les boîtes à vacherin continuent de respecter le cahier des charges. Pascal Rachet s'est donc associé aux fromagers de la région pour créer Valartibois, une entreprise qui comprend une scierie, à L'Abbaye, avec toutes les machines nécessaires à la fabrication des fournitures et l'atelier du Brassus, où les boîtes continuent à être montées. Un des éléments délicats dans la mise en place de cette

entreprise, c'est la gestion des machines : « A la scierie, on a une raboteuse et une déligneuse, mais à part ça, ce sont des machines qui n'existent pas. C'est toutes des machines qui ont été inventées. Pour faire des ronds, je ne peux pas ouvrir un catalogue et dire que j'ai besoin de telle machine. C'est fait sur mesure. J'ai récupéré certaines machines chez un ancien fabricant, à L'Abbaye, qui les avais vendues en France mais que j'ai pu récupérer et remettre en route. C'est un peu vieux, mais elles fonctionnent bien. Ce qui est très compliqué chez nous, c'est qu'on a beaucoup de tailles de boîte différentes. En France, ils n'ont que quatre grandeurs distinctes, donc c'est plus facile. Ici, il y a autant de tailles parce que c'est encore artisanal. Alors qu'en France, je crois qu'ils font environ huit fois plus de vacherin que nous. C'est pas du tout la même production. » (Pascal Rachet).

Une des difficultés principales de la fabrication des boîtes à vacherin reste la saisonnalité du produit. En effet, les vacherins sont fabriqués entre septembre et décembre pour l'essentiel, avec une production réduite jusqu'à Pâques environ. Or, si les fournitures sont produites trop longtemps à l'avance, elles se déforment : « Les pliures sont faites au fur et à mesure de la demande des fromageries, puisqu'elles ne doivent pas trop sécher avant d'être montées. On ne peut donc pas les stocker, ne fût-ce que pendant la saison des vacherins. L'artisan est donc obligé de travailler irrégulièrement, très intensément à certains moments, parfois quelques rares heures, à d'autres moments. » (Berta, 1971 : 16). Cela était particulièrement vrai jusqu'à récemment. Aujourd'hui, des congélateurs géants permettent de fabriquer les fournitures à l'avance puis de les congeler, à la fois pour éviter leur déformation et pour éviter qu'elles ne pourrissent. En revanche, il n'est pas possible de congeler les boîtes montées. Le montage des boîtes a donc lieu juste avant la livraison qui, elle, dépend de la quantité de vacherin demandé aux fromagers, moins de quarante-huit heures à l'avance. Le *rush* de la saison du vacherin est donc encore bien réel.

Dynamiques actuelles

Ces métiers, malgré leurs différences, rencontrent des problématiques communes qu'il nous semblait important de présenter et de mettre en lumière. En effet, si ces dernières sont récurrentes, c'est qu'elles sont directement liées à la matière et/ou à la région. Elles sont donc indispensables pour broser le portrait des métiers du bois.

GENRE ET ACTIVITÉ PHYSIQUE

A travers notre enquête, il saute aux yeux que la majorité des artisans du bois sont des hommes. Cela est, entre autres, dû au fait que dans la majorité de ces métiers, il est nécessaire de manipuler de lourdes charges. Hans-Martin Bader met ainsi en avant la difficulté physique à fabriquer des instruments comme les contrebasses, parce qu'ils nécessitent des pièces de bois volumineuses. Néanmoins, nous avons eu l'écho de nombreux avis inverses. Marianne Golay raconte, notamment, que lorsqu'elle se décourageait, imputant son incapacité à lever des sangles à sa féminité, son mari s'énervait : pour lui, la valeur d'un bûcheron ou d'un leveur de sangles ne se mesure pas à sa force physique. Certains artisans du bois sont de constitution très fine mais cela ne péjore pas la qualité de leur travail, parce qu'ils ont appris à utiliser leur corps différemment. Il l'a donc beaucoup encouragée, à une époque où voir des femmes travailler en forêt était exceptionnel. Cette catégorisation des métiers, même si elle tend à s'estomper, est encore, malgré tout, bien présente et la plupart des coupes de la région se font sans présence féminine. Cependant, Marianne Golay explique que ce n'est absolument pas dû aux gens du métier et que le contact a toujours été excellent. Jacques Berney, le scieur de L'Abbaye, raconte également qu'il a pu s'en sortir financièrement parce que sa femme l'a beaucoup aidé et qu'elle faisait le même travail qu'un ouvrier. De nombreuses femmes travaillent ainsi, dans l'ombre, tout en étant essentielles à l'entreprise de leur mari. Comme l'entreprise n'est pas à leur nom, qu'elles n'en sont souvent que les chevilles ouvrières, notamment au niveau de l'administratif. Elles ne sont jamais considérées comme les personnes de référence, ce qui invisibilise encore plus leur travail.

Cependant, au-delà de la question du genre, les artisans du bois rencontrent d'autres difficultés. En effet, vieillir lorsque l'on fait un métier physique prend une tout autre dimension : porter du bois quand on a vingt ans ou soixante n'a pas le même impact. D'autant plus que beaucoup d'artisans travaillent seuls. Ils doivent donc manipuler seuls leur matériel, qui peut parfois être assez lourd. Jean-Victor Bonny le raconte dans une vidéo : [Jean-Victor Bonny | Val](#)

IV. Marianne Golay, qui a commencé à travailler en forêt à trente-six ans, affirme qu'elle n'aurait pas pu commencer plus tard parce que physiquement, ça aurait été compliqué d'écorcer, mais aussi de se déplacer dans les branches et de résister au froid et à la pluie. Claude Luisier raconte que, pour lui, les problèmes se situaient surtout au niveau des mains. A force de tirer sur toutes les cordes, lanières de cuir et cordelettes pour le montage des différents éléments de l'instrument ainsi que pour maintenir la tension sur les lanières nécessaire pour la fabrication des baguettes de balafons, il a perdu de la préhension et ça commence à l'empêcher de travailler. Afin d'éviter d'user trop le corps avec un mouvement répétitif, certains artisans du bois, comme Martial Reymond ou Yvan Freiholz, exercent plusieurs activités liées au bois comme l'ébénisterie, la sculpture sur bois, les travaux forestiers, la menuiserie, la scierie, les tavillons... Varier les tâches permet ainsi de moins s'abîmer physiquement. Par exemple, travailler dans une scierie artisanale nécessite souvent de manipuler des pièces lourdes. En faisant de la menuiserie à côté, Jean-Victor Bonny s'offre la possibilité de travailler avec des pièces plus légères et de ménager ainsi son dos.

LA VALORISATION DU BOIS LOCAL

Beaucoup d'artisans ont mentionné leur attachement au bois local. Pour certains, comme Yvan Freiholz, il s'agit d'une véritable passion : pour lui, les arbres sont les êtres vivants les plus aboutis au monde. Beaucoup attachent ainsi une grande importance à l'origine des bois qu'ils utilisent, comme Olivier Grieb, qui travaille quasiment exclusivement avec du bois qu'il est allé chercher lui-même en forêt, avec l'accord des forestiers, et qu'il collecte depuis une vingtaine d'années. Cependant, avec la fermeture des petites scieries, il est de plus en plus difficile de s'assurer que le bois provient effectivement de la région. Il est également de plus en plus compliqué, pour certains acteurs, notamment ceux qui font de la sculpture, comme Pascal Limito ou Yvan Freiholz, de se fournir en bois massif. Une des solutions les plus courantes est d'abattre soi-même le bois. Cela est évidemment plus accessible à ceux qui possèdent en parallèle une entreprise forestière. Pour les autres, il faut faire preuve de créativité. Beaucoup expriment des regrets par rapport à cet état de fait qui implique une sous-valorisation du bois local. Il existe toutefois certaines solutions. La scierie Dutoit, à Chavornay, se fournit dans un rayon ne dépassant jamais trente kilomètres, tout comme la scierie de La Rippe. Etienne Berney SA a également mis sur pied des collaborations pour ses escaliers grâce auxquelles il va choisir lui-même le bois dans les forêts de Pampigny avant de l'amener à la scierie Crisinel à Moiry.

La valorisation du bois local est souvent corrélée au refus d'utiliser des bois exotiques. Pascal Limito refuse d'utiliser du teck et propose d'autres bois, plus locaux, également riches en décors et structures, comme le châtaigner ou le chêne. Beaucoup doivent se résoudre à ne pas pouvoir se fournir en bois exclusivement régionaux, mais refusent d'acheter autre chose que des bois européens. D'autres, comme Sébastien Meylan, qui utilise du balsa d'Amérique du Sud pour le dessous de ses planches de surf, ont du mal à se passer de bois exotiques parce qu'ils offrent un rapport poids-résistance qu'on ne trouve pas ici. Cependant, il recherche activement des solutions plus durables, comme de l'agave qui pousse dans les régions méditerranéennes.

Le bois, et sa provenance, sont ainsi au centre de nombreuses préoccupations des acteurs de la branche, cristallisant les problématiques actuelles d'un monde globalisé face au développement durable. Néanmoins, de plus en plus d'initiatives voient le jour pour valoriser le bois indigène comme matière d'avenir. Le bois local est un matériau sur lequel il faudra compter, dans l'économie durable, mais en s'assurant qu'il puisse être correctement valorisé. Les labels qui voient le jour comme « Bois Suisse » sont déjà un premier pas intéressant et innovant, mais qui doit amener d'autres réflexions, pour garantir que les bois de la région soient valorisés au mieux. Denis Reymond tire un parallèle amusant avec l'horlogerie en expliquant qu'un des cheval de bataille du marketing horloger est de valoriser le patrimoine local et les savoir-faire ancrés dans la région. Comme l'industrie horlogère concerne une grande part des emplois des habitants de la région, beaucoup sont sensibles à ce discours y compris dans le domaine du bois et de la construction. Ce qui leur permet de valoriser leur travail mieux ici que dans d'autres régions.

RELATION À LA NATURE

Lorsqu'on travaille aussi près d'une matière vivante que ces artisans du bois, une relation aux éléments naturels se met en place. Ils sont en première ligne pour observer l'influence de la lune ou l'impact des changements climatiques dans la région. Ils ont donc un discours très construit et réfléchi sur leur relation avec le bois et la forêt :

« On ne peut pas parler de ces arbres en les considérant comme des choses qu'on serait chargé d'exploiter. On doit les valoriser, on doit les entretenir, à la limite on devrait les remercier ou leur rendre un petit culte. Et on va vraiment à l'envers de ça avec les machines qui vont en forêt et qui mettent des arbres de deux cents ans par terre en deux minutes, en rondelles,

écorchés, ébranchés, prêts à charger sur un camion. Il me semble qu'on a perdu ça. En fait, ce n'est pas perdu, on l'a oublié. Donc si on l'a oublié, on peut s'en rappeler. »

(Jeanmichel Capt).

Ce souci de l'environnement est présent dans le discours de la plupart des artisans, comme Cédéric Guhl qui essaye de trouver des solutions pour ne plus utiliser de vernis. Cela est d'autant plus frustrant que leur souci est souvent mal compris ; Yvan Freiholz raconte ainsi, qu'il s'est fait plusieurs fois traiter de criminel, parce qu'il coupait des arbres, alors même que faire attention à la biodiversité est, pour lui, une préoccupation quotidienne, au cœur de sa pratique professionnelle.

Un des éléments très présents dans le discours des gens du bois, par rapport à leur relation à la nature, est l'influence de la lune. Très prise en compte autrefois, comme le montre l'almanach du Messenger Boiteux, dont la parution est attestée depuis 1707, cette dernière a été réduite, durant le XX^e siècle, à une croyance populaire. Elle revient, aujourd'hui, sur le devant de la scène et beaucoup d'acteurs prennent en compte le calendrier lunaire dans leurs activités, notamment maraîchères. En sylviculture, il s'agit d'abattre les arbres au moment où la lune est descendante. En effet, à l'instar des marées, l'astre influencerait la montée ou la descente de la sève en fonction des phases lunaires. Si cela n'a jamais été prouvé scientifiquement, et qu'il y a de nombreux sceptiques, des artisans du bois ont observé de près ces phénomènes. L'impact principal de la lune est observé sur le temps de séchage : lorsque le bois est chargé de sève, il est plus lourd, plus humide et sèche donc plus lentement. « Les vieux disaient que le bois coupé à la bonne lune, à l'automne, vous pouvez le couper le matin et le brûler le soir. » (Martial Reymond). Laetitia Urfer affirme également que faire attention à la lune leur permet de diviser parfois jusqu'à quatre le temps de séchage. Cependant, malgré ces connaissances, il n'est pas toujours facile de respecter ces éléments. En effet, beaucoup d'entreprises forestières réalisent plusieurs chantiers par mois et ne peuvent donc pas tous les agencer en respectant le calendrier lunaire. Les structures plus petites, en revanche, peuvent avoir plus de marge de manœuvre. Elles sont toutefois toujours dépendantes de la plus-value que leur offrent leurs acheteurs, car suivre les phases de la lune a un coût, qui n'est pas négligeable, ce qu'il ne faut pas oublier. Olivier Grieb, quant à lui, s'attarde plus sur la saisonnalité que sur le calendrier lunaire. Pour lui, on ne peut pas couper le bois à n'importe quel moment si on veut l'utiliser pour de l'artisanat : il faut couper en hiver, afin de ne pas avoir de sève montante. Il faut donc sélectionner le bois et surtout, ne jamais couper un arbre au printemps. Pour lui, cela équivaut à le réduire en

copeaux, mais la société qui nous pousse à toujours plus de productivité, nous fait perdre ce rapport à la nature et au temps. Ces discours, sans se contredire, ne se concentrent pas tout à fait sur les mêmes éléments, mettant en évidence que c'est encore un champ scientifique qui est loin d'être défriché.

Pour le facteur d'arc, la relation à la nature se retrouve aussi dans l'essence même de son métier. En effet, pour pouvoir être un bon facteur d'arc, il faut pouvoir essayer les arcs et donc savoir tirer. Or, en ce qui concerne l'archerie instinctive, la majeure partie des expériences de tir se passent en forêt. Il est donc nécessaire, pour les facteurs d'arc, d'aller tester leurs réalisations, sur le terrain. Olivier Grieb a ainsi mis en place des sorties en billebaude : « La billebaude, c'est le tir à l'arc en forêt. Sans cible, sans rien. Vous partez avec juste votre arc et vos flèches. C'est quelque chose de simple. En fait, c'est une sensation assez primitive : quand vous tirez à l'arc en forêt, dehors, vous retrouvez un peu l'esprit des peuples anciens, du néolithique ou du paléolithique, qui ont parcourus les mêmes forêts avec des arcs. Aujourd'hui, on tire avec des flèches qui ont des embouts en plastique, pour éviter qu'elles ne se cassent ou qu'elles ne blessent des animaux. En forêt, on vise des souches pourries, par exemple, et dans les pâturages, on va viser des touffes d'herbe ou des ombres immobiles. On essaye différentes distances, différentes positions de tir. En aucun cas, on ne va tirer sur des êtres vivants. C'est un jeu, un art corporel, une maîtrise de soi. On fait très attention à la respiration, aux postures. J'essaie aussi de mettre beaucoup d'éthique dans ma pratique. L'éthique, pour moi, c'est toute cette relation à la nature qui est très importante et qui demande énormément de respect. » (Olivier Grieb) Cette pratique est ainsi synonyme d'une liberté et d'une reconnexion à la nature que les clients recherchent.

Les artisans du bois sont également confrontés de manière directe aux changements climatiques et notamment aux sécheresses récurrentes. Ces dernières affaiblissent les arbres et, ces dernières années, de nombreux arbres dépérissent dans les forêts. Cela amène de nombreux questionnements chez les gardes-forestiers : face à cette situation comment laisser une forêt saine aux générations futures ? Autrefois, l'épicéa était favorisé parce que plus rentable, mais aujourd'hui, c'est un des arbres qui souffre le plus de la sécheresse, notamment à cause de son enracinement traçant, peu profond. Les sapins blancs et les hêtres, eux, ont des racines pivotantes qui descendent plus profondément et ont accès à davantage d'humidité (Collectif 2021 : 5-6). Certains vieux Combiers déplorent ainsi que le Risoud actuel ne ressemble plus à celui qu'ils ont connu et qu'à cause du manque d'eau, les gros bois ont séché dans beaucoup de secteurs laissant ainsi une forêt clairsemée. Les gardes-forestiers envisagent un

renouvellement progressif du peuplement forestier mais ils doivent anticiper avec beaucoup d'inconnues pour réussir à mettre en place une forêt qui soit viable ces prochaines années. Martial Reymond racontait à quel point la situation a changé ces dernières années : « De manière indirecte, la sécheresse influence les coupes de bois. Avant, lors des chantiers de coupe à l'automne, les bûcherons exploitaient tous les bois mûrs d'une surface. Maintenant qu'on commence à avoir des périodes de sécheresse, on a beaucoup de bois dépérissant. Alors maintenant, ils font beaucoup plus de petits chantiers et ils ne prennent vraiment que ce qui dépérit. Et les arbres dépérissant en général, ils ont un problème, on ne peut pas travailler avec. Du coup, c'est plus difficile pour nous de trouver de la matière première. C'est là que ça se joue. » (Martial Reymond).

VENDRE ET INVENTER

Une des préoccupations récurrentes des artisans du bois, comme pour beaucoup, c'est de réussir à vendre leur travail à son juste prix. Parce que ces passionnés passent souvent des heures sur leurs pièces, beaucoup plus que ce qu'ils ne chiffrent « officiellement », parce que sinon, leur travail serait invendable. « Ça n'a pas toujours été facile de vendre, surtout que je ne suis pas commerçant du tout. Alors j'ai mis des prix parce que j'ai calculé des heures, toujours de manière complètement sous-évaluée, mais c'est difficile de vendre un instrument où on a mis ses tripes. Surtout que de A à Z, toutes mes pièces sont faites à la main, de matières brutes et premières. Donc, j'ai continué, j'ai dû faire de temps en temps des boulots annexes. Ce sont des boulots qui sont bien pour avoir un peu de thunes. Parce que l'artisan et la musique, c'est difficile. Il faudrait trouver quelqu'un qui fait de la promotion. On ne peut pas être artisan, faire de la promotion, de la vente et être sur tous les fronts. Moi j'ai eu la chance de pouvoir les vendre, parce que ce sont des instruments qui sont reconnus pour avoir une qualité chouette. Mais c'est vrai que si je vends un balafon comme ça à 5'000 balles, pour les gens, ça fait cher. Pour moi, ce n'est rien du tout, parce qu'il y a déjà pour mille balles de matos et, si je compte toutes les heures, pour quatre mille balles, ça ne fait pas beaucoup. C'est ça le truc, c'est ça le problème en fait. » (Claude Luisier). Armand Nydegger raconte, quant à lui, qu'il ne se paie pas, depuis le début de son entreprise et qu'il ne s'octroie que des défraiements occasionnels.

Internet est un outil précieux qui facilite nettement le marketing des artisans. Néanmoins, il a redistribué les cartes en matière de ventes pour de nombreuses personnes. Pour certains artisans, comme Laurent Golay, établis avant le boom de la vente par internet, il a fallu se réinventer. De nombreux magasins, canaux habituels de distribution, ont fermé et il a fallu créer un site

et se mettre à vendre en ligne. D'autres, comme Laetitia Urfer, ont construit leur entreprise grâce aux réseaux sociaux, même si elle reconnaît que les planches qu'elle propose sont particulièrement efficaces sur les réseaux sociaux, parce que décoratives et visuellement attractives. Certains, comme Adrien Roldan, se servent des réseaux sociaux comme d'un outil d'échange d'expériences avec des pairs qui ne sont pas accessibles autrement. D'autres, comme Lucas Bessard, les utilisent plutôt pour la visibilité. Pour lui, être présent sur les réseaux est indispensable, à l'heure actuelle, néanmoins, ce ne sont pas eux qui lui apportent une nouvelle clientèle. En effet, étant donné qu'il propose un produit de luxe relativement cher, ce ne sont pas les jeunes, majoritairement présents sur les réseaux, qui sont son public cible. Armand Nydegger, s'il est présent sur les réseaux sociaux, dédie plus de temps et d'argent aux contenus photos et vidéos qu'aux réseaux sociaux car c'est cela qui fonctionne dans la culture skate. Dans une région comme le Parc naturel régional Jura vaudois, la présence en ligne est particulièrement importante parce que les artisans sont installés dans des lieux qui ne sont pas, a priori, destinés au shopping : « Les réseaux sociaux permettent d'être visibles même si on n'est pas dans une ville. Je pense que ça fait sens aussi d'avoir l'entreprise à Romainmôtier, parce que le bois vient d'ici. Les gens aiment bien savoir que ça vient de la forêt juste à côté. Ça aurait beaucoup moins de crédibilité si on était en ville. Et ce serait bien moins pratique pour nous. » (Laetitia Urfer).

Paroles des gens du bois

HANS-MARTIN BADER

« Fabriquer ces différents instruments demande quand même un savoir-faire extrêmement large. Le violon, c'est quand même le plus difficile. Pour faire un violon, placer les différentes pièces harmonieusement, faire les bonnes ouvertures, c'est extrêmement difficile. Ce n'est même pas mesurable. C'est ça, l'art de la lutherie. Moi, je dis que c'est l'harmonie de l'imparfait. Des fois, les vieux violons ne sont pas du tout symétriques, mais malgré tout, ils ont une harmonie complète. C'est comme une vieille maison : si on mesure, il n'y a rien qui joue, mais c'est magnifique. Ce qui manque dans les violons fabriqués de manière industrielle aujourd'hui, c'est cet esprit de l'époque baroque. Et ça, on ne peut pas le mesurer. C'est la difficulté dans ce métier : on a un objet du passé, qui ne correspond pas du tout à l'esprit de notre époque. Ça donne une forme de conflit. Ce n'est plus l'esprit baroque qui les inspire. Alors ils font quelque chose qui est faux, ils font une copie. Pour être bon, il faut aussi être dans le vrai temps. »

JACQUES BERNEY

« Les bois d'œuvre, résineux ou feuillus, ne sont plus tellement utilisés à la Vallée : un peu pour les boîtes à vacherins, un peu pour la lutherie et quelques exceptions. Une certaine quantité de bois est sciée par des roulantes : des scies à ruban sur un char qui s'aponte derrière une jeep. On la met en place, de niveau avec des pieds, et on scie, en forêt. Ce système s'apparente aux maréchaux d'aujourd'hui, qui se déplacent pour ferrer les chevaux avec une forge itinérante alors qu'auparavant, c'étaient les chevaux qui se déplaçaient. On peut néanmoins dire qu'avec ces nouvelles machines et les quelques scieries encore en activité, il y a encore une bricole de sciage, qui reste exécutée dans la région. »

LUCAS BESSARD

« Mes clients viennent majoritairement de Suisse romande parce que le but, c'est de faire venir les gens à l'atelier et de les inclure dans le processus. Vu que c'est « skis sur mesure », ils peuvent aussi choisir différentes options. L'idée, c'était aussi de consommer différemment que d'aller au magasin et d'acheter un truc qui convient plus ou moins. Je voulais mettre une valeur sentimentale en faisant comme autrefois. Avant, on savait que c'était l'artisan du coin qui avait fait la table, qu'on gardait toute une vie. Je crois que c'est

une démarche qui plait pas mal aux gens, même s'il y en a qui sont plus sensibles que d'autres. Ce que mes clients aiment beaucoup, c'est de pouvoir personnaliser leurs skis : faire un truc qui soit unique et qui leur corresponde vraiment. Finalement, je fais très peu de skis sans personnalisation. Il y en a beaucoup qui me demandent des montagnes particulières, qu'ils ont grimpé, ou avec lesquelles ils ont des souvenirs ou un lien affectif particulier. »

JEAN-VICTOR BONNY

« Pour moi, la scierie, c'est bien parce que c'est un « à côté ». Ça me permet d'avoir toujours quelque chose à faire. Du coup je ne perds pas trop d'argent entre mes chantiers de menuiserie. Je ne suis pas obligé de scier tout le temps. Je scie quand j'ai des temps morts. C'est bien parce que je fais quelque chose plutôt que d'attendre. C'est un bon deal, comme ça. Et puis avoir la menuiserie, c'est bien aussi parce que ça permet de varier. Et à la scierie, il faut beaucoup porter. Il y a beaucoup de manipulations. Un des gros problèmes avec la scierie, c'est surtout les pannes. Si les machines tombent en panne, comme elles sont vieilles, c'est difficile de trouver des pièces pour les réparer. S'il y a une pièce qui pète, on ne peut plus rien faire, alors on est arrêté une semaine. Donc c'est bien qu'il y ait la menuiserie. »

JEANMICHEL CAPT

« Moi je travaille exclusivement avec du bois d'ici. Je n'aime pas le mot travailler, d'ailleurs. J'œuvre. J'aime bien le mot œuvrer, parce que j'aime bien le côté compagnon. Les compagnons faisaient l'œuvre et les alchimistes faisaient le grand œuvre même. Il y a cette idée d'être dans une mission, pas dans un travail. On s'est assigné soi-même de transmuter des choses. Les compagnons, c'étaient des gens qui étaient, non pas au travail, mais au service. Au service de l'œuvre. [...] Un jour, j'ai trouvé un arbre que je pensais être de résonance. Lorenzo venait de décéder. Et à l'instant où je me demandais ce qu'il en penserait, j'ai reçu une pive sur la tête. Alors je me suis dit que oui. Et à l'instant où je me disais ça, il y a une deuxième pive qui m'est tombée dessus. Alors on peut trouver tout un tas d'explications à ça. Il n'empêche que moi, j'ai reçu à la fois l'appel de cet arbre et la confirmation de Lorenzo. »

OLIVIER CRISINEL

« Je ne me suis jamais posé la question de ce que j'allais faire comme métier : mes parents avaient un domaine agricole, j'étais le seul garçon de la famille et, à l'époque, c'étaient les garçons qui faisaient paysans. Comme j'aimais bien ça, ça ne m'a pas contrarié. Je suis comme Obélix, je suis tombé dedans quand j'étais petit. J'aimais bien travailler le bois alors j'étais content de travailler à la scierie. Aujourd'hui, c'est important de continuer de la faire fonctionner, parce que les gens ne savent plus trop où faire scier leur bois. Il n'y a plus beaucoup de scieries, qui fonctionnent comme ça. »

YVAN FREIHOLZ

« J'ai un problème avec les gros processeurs, en forêt : il y a des endroits qui sont cohérents avec l'exploitation forestière mécanisée, avec des gros engins. Mais, je trouve qu'il y a des endroits où ils n'ont pas lieu d'être. Il faut garder cette façon de faire manuelle, parce que c'est celle qui ménage le plus l'environnement. Et forcément, ça a des implications qui sont complètement différentes si vous êtes à 300 mètres d'altitude ou si vous êtes à 1200 mètres. Chez nous, un arbre d'un certain diamètre aura 25 ans alors que le même arbre aura 3-4 ans en plaine et si on fait une blessure, ça n'aura pas du tout le même impact. Donc, ça a de l'importance de bien faire les choses et de ne rien laisser au hasard. Et quand on envoie des machines de 30 tonnes en pleine forêt... A l'ancienne, on travaillait à la main. C'était extrêmement pénible, alors on est très content qu'il y ait de la mécanisation à certains moments de la chaîne, mais c'est vrai que, quand je vois ce qui se fait actuellement, avec les processeurs, je trouve que c'est de l'aberration. Surtout quand on voit des vieux arbres finir en copeaux pour des meubles Ikea alors qu'on aurait pu les valoriser autrement, ça n'a pas de sens. »

DANIEL GLAUSER

« J'ai toujours été très proche des alpages. Mon père et mon oncle avaient construit une cabane sur le Mont-de-Baulmes, au bout d'un pâturage d'alpage et moi, comme gamin, j'allais souvent voir le berger pour l'aider, pour faire des petits travaux. J'avais même appris à traire ! Ça m'a beaucoup sensibilisé à tous ces phénomènes. Mes parents étaient ouvriers, mais issus d'un milieu paysan. La ferme avait été remise à une autre branche de la famille. Les maisons paysannes m'ont toujours passionnées. Après, un apprentissage de mécanicien de précision, ici à Sainte-Croix, puis une maturité fédérale par le gymnase du soir, j'ai étudié l'ethnologie et la

géographie. J'ai mordu à l'hameçon. Ensuite, je me suis plutôt branché sur l'étude des maisons rurales et j'ai fait mon mémoire de licence sur ce thème-là. Je me suis pris au jeu, et j'ai été engagé pour faire les livres vaudois sur les maisons rurales, dans la collection des Maisons rurales de Suisse. »

LAURENT GOLAY

« Ce qui me plaît le plus, c'est de créer et d'inventer des nouveaux produits. C'est vraiment la partie qui me booste et que je trouve la plus cool. Ma femme me dit souvent d'arrêter de faire des nouveaux trucs. Parce que moi, quand j'en ai fini un, je suis déjà sur le prochain ; reproduire un même objet n'est pas assez créatif et je n'ai pas l'impression d'avancer. Les skates, maintenant que ça roule, je peux m'amuser en créant des nouveaux shapes ou en collaborant avec des artistes pour les designs. Pour les paddles, c'est une autre histoire : j'avais mis la barre très haut et, pour la première fois de ma carrière, je me suis demandé si on allait y arriver. Tout était très compliqué, techniquement parlant, parce que tout était en courbes. Par exemple, l'ajustage des ponts et carènes aux rails en lamellé-collé afin d'obtenir un joint parfait, sachant qu'on travaille une matière vivante et que, selon l'hydrométrie ambiante, elle bouge... Ou encore la création des valves de décompression, tout en marqueterie également, qui permettent la régulation de la pression à l'intérieur de la board, et donc de la transporter dans l'avion. Travailler le bois aujourd'hui, c'est aussi travailler avec d'autres matériaux et technologies. Comme ça, je peux créer des produits de qualité, innovants et fonctionnels, avec une matière première de la région. Développer des produits de glisse esthétiques pour le bitume, l'eau et la neige, en mélangeant le savoir-faire traditionnel aux techniques modernes – et sortir de l'atelier pour les tester – ça, c'est vraiment mon truc ! »

MARIANNE GOLAY

« Je me rends compte que c'est vraiment la fin d'une époque pour les sangliers. Aujourd'hui, financièrement, c'est compliqué pour eux. Tout le jeu est là. J'ai essayé d'apprendre à deux, trois jeunes. Il faut beaucoup d'indépendance et de disponibilité. Et aujourd'hui, je me rends compte que le monde n'est plus du tout fait pour deux métiers. Moi, quand j'ai commencé, il y a vingt-quatre ans, celui qui venait lever les sangles était utile. Il n'y avait pas des écorceuses à l'entrée de la scierie, donc on était les bienvenus dans la coupe. Après, ils n'ont plus eu besoin d'écorcer, parce qu'il y avait des écorceuses à l'entrée des scieries. Mon mari, quand il le faisait, quand il était

jeunot ou apprenti, une coupe durait quinze jours, trois semaines. Maintenant, ce n'est plus ça : une coupe, c'est maximum une semaine et c'est fini. On ne fait que de courir. Tout a changé ! Mais ces vingt-trois ans que j'ai vécu, j'ai eu du plaisir à le faire. Moi, je n'ai pas de regrets, j'ai eu de la chance de vivre ça, mais pour des jeunes, c'est difficile. »

OLIVIER GRIEB

« Dans le travail de l'artisan, il y a une énergie que l'on transmet. C'est ça qui est magique. Il y a vraiment de la magie, pour moi, et je pense que tous les artisans vous diront la même chose. On travaille, on a du plaisir, on a de la passion. On fait un objet avec tout notre cœur. Avec tout notre corps aussi. Il y a un rapport entre la matière et le vivant qui est très important. Et le client sent ça. C'est simplement magique, je ne peux pas décrire ça. Le tir à l'arc, c'est la célébration du moment présent. Quand vous tirez une flèche, vous ne pouvez pas être ailleurs que dans le présent. C'est juste hallucinant. Pour moi, l'artisanat, c'est un accomplissement, c'est très religieux. Vous travaillez avec vos mains, votre tête. Vous ressentez les choses. Ce matin, je me suis brûlé, mais ça fait partie du truc. Ça fait partie des sensations, de la vie. C'est juste dingue. »

CÉDÉRIC GUHL

« J'essaye d'acheter le plus suisse, le plus Vallée de Joux possible. Après, selon les demandes, ce n'est pas toujours possible. Alors, je refuserai, si on me demande du bois exotique. Surtout que ce sont souvent des bois toxiques, qui peuvent avoir des impacts sur la santé, quand on les travaille. J'achète des panneaux de bois qui viennent d'Europe. Mais jamais plus loin. Je trouve exagéré, au niveau du transport. Il faut qu'on arrive à penser autrement. Même s'il y a des essences qui sont à tomber, avec des couleurs de dingue. »

PASCAL LIMITO

« Mon parcours est relativement simple, même si ça ne veut pas dire que le parcours a été simple. Mais en tout cas, le choix l'a été, parce qu'à partir de neuf-dix ans, c'était clair et net que je serai garde forestier ou ébéniste. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien, je ne dois pas ça à mes parents, en tout cas. Comme je n'étais pas très scolaire, je me suis orienté vers l'idée de faire l'école de garde forestier. Ce qui m'a amené à être bûcheron. Comme je suis

double national et que je suis natif de France, j'ai fait cette formation en France. C'était sur concours : pour toute la France, il y avait douze places. On n'était pas jugés sur notre niveau scolaire, mais sur ce qu'on avait dans les tripes. Ils évaluaient notre passion et nos connaissances de base sur la forêt. Et voilà, j'ai été sélectionné, parmi les douze, alors qu'on était quand même plus de deux cents sur ce concours. J'ai eu la chance de faire partie de l'équipe. »

CLAUDE LUISIER

« J'ai eu une super vie. J'ai eu une vie parfois difficile, mais quand même super. Et puis c'est tellement enrichissant, personnellement, de faire un travail qui est positif par essence. Fabriquer quelque chose qui va donner de la joie aux gens, c'est juste génial. Et qui sert à quelque chose, parce qu'on en a besoin, de la musique. On a besoin de toutes les choses qui nous élèvent un peu l'âme parce que franchement, à part ça... Donc, ça, ça m'encourage beaucoup. Parce que, quand tout va bien, c'est génial, mais il y a aussi des périodes de découragement, parce qu'on n'arrive pas à tourner ou d'autres raisons. Mais quand même, chaque fois, pour me rallumer, je pense à ça : je fais un travail qui a du sens et avec du cœur. On en a tous besoin. Je peux offrir quelque chose de positif pour les gens : ceux qui en jouent comme ceux qui écoutent. [...] Mais disons qu'il faut être fou pour essayer de vivre de ça. Il faut être taré. Il faut être passionné. C'est presque maladif, des fois. »

SÉBASTIEN MEYLAN

« En architecture, j'aimais le côté construction, création, mais il n'y a pas le côté manuel. Il y a un peu de dessin, et encore, parce que ce n'est plus à la main, c'est à l'ordinateur. Moi, j'avais envie d'un métier manuel. Quand je travaillais en archi, je me forçais à me lever tous les matins. Là, je suis plutôt du genre à me réveiller la nuit, pour aller à l'atelier. Donc je n'ai aucun regret. Tant pis si je gagne moins. Je le gagne en bonheur. C'est effectivement plus difficile de vivre de l'artisanat que de l'architecture, mais c'est un autre plaisir. »

ARMAND NYDEGGER

« Quand on a le process, tout le monde peut arriver à faire un skate. Mais quand t'as pas le process de fabrication, que t'as pas de professeur, tu galères avec youtube. Bêtement, j'ai mis super longtemps avant de comprendre qu'il fallait mettre 18 tonnes de pression quand tu fabriques un skate. Et je le sais depuis que j'ai rencontré une fois un mec dans un magasin de skate qui fabriquait ses boards depuis longtemps. Et c'est qu'en allant trainer sur les skateparks, en échangeant et en donnant qu'on peut trouver certains trucs techniques. C'est passionnant mais moi j'adore. J'adore me faire chier à essayer de comprendre pourquoi les carres ne tiennent pas, comment les cintrer... Dans les milieux où je travaille, il n'y a pas d'école pour ça. Les boîtes ne veulent même pas te parler. »

PASCAL RACHET

« En levant les sangles, et en voyant que les vieux fabricants de boîtes arrivaient tous à la retraite, ça m'a donné envie de faire des boîtes. A la base, je m'étais dit que c'était un « à côté » sympa au travail de bûcheron, pour être au chaud l'hiver. Alors j'ai trouvé deux agrafeuses et on travaillait juste avec ma femme. Mais il y avait beaucoup de demandes, alors on a rapidement pris du monde. Ça a été assez vite. [...] Ce qui est délicat, c'est qu'on prépare des boîtes depuis Pâques, on livre les premières boîtes au mois de septembre, la première facture elle est fin septembre. Du coup, on n'a pas de rentrée d'argent avant octobre. Et donc, c'est compliqué de payer des gens à plein temps pendant sept mois, avec les fournitures à payer et tout. C'est aussi pour ça qu'on a créé Valartibois, en se mettant ensemble avec les fromagers. J'aurais bien continué tout seul, mais ce n'était pas possible. »

DENIS REYMOND

« Moi, je suis un amoureux du bois. Et puis, je suis un peu vieux jeu. C'est ce que vous diront mes collègues. J'ai pas l'esprit très moderne. Je ne suis pas contre le moderne, mais c'est vrai que quand je vois une vieille maison, ça me parle beaucoup plus. Donc le tavillon, ça croise ces deux trucs. Chez moi, il y avait encore des vieux ballots de tavillons qui étaient restés. J'ai retrouvé de tout dans les galetas, parce qu'ils ne jetaient rien. Je pense c'est ça qui m'a emmené vers les tavillons. Et qui me passionne toujours. C'est vrai que moi, plus je peux en placer, mieux c'est. Et c'est quand même beau, il faut dire les choses comme elles sont. Même une fois qu'ils sont gris, c'est beau une façade en tavillons. »

MARTIAL REYMOND

« Les tavillons que je fabrique n'ont presque pas quitté la commune du Chenit. Ils sont juste stockés quelques temps dans le voisinage de Combe-Noire, sur la commune du Lieu, dans les bâtiments de l'ancien domaine agricole familial. Quand j'ai commencé à utiliser la machine, pour fabriquer les tavillons, mes parents utilisaient encore les bâtiments et j'ai donc dû trouver un autre endroit pour m'installer. Je pourrais presque déposer un label « commune du Chenit ». C'est vraiment un circuit très court. Je voudrais apprendre à les poser, maintenant. Le problème, c'est le temps, je n'ai que deux mains. Ça viendra un jour, je ne désespère pas. »

ADRIEN ROLDAN

« Je n'ai pas vraiment de formation de luthier, c'est une formation en entreprise un peu informelle. On apprend sur le tas. Du coup, j'ai beaucoup utilisé les réseaux sociaux, pour échanger avec d'autres luthiers et/ou passionnés de musiques. La plupart sont en France. Mais du coup, ça fait beaucoup d'échanges d'expérience, avec des collègues. Ce que j'aime dans la guitare, c'est que c'est extrêmement diversifié. Dans les guitares acoustiques, on a autant des guitares flamencas à cordes nylon que des guitares dites folk avec des cordes métalliques. Même au sein de ces guitares, il y en a toute une ribambelle de différentes. D'ailleurs, je ne suis pas fan de faire des pures guitares classiques parce que je n'aime pas faire des copies, en fait. Même si c'est la copie d'un standard. J'aime bien pouvoir changer. »

LAETITIA URFER

« J'ai toujours dessiné. Vraiment, depuis que je suis en âge de tenir un stylo. J'ai toujours adoré ça. J'ai l'impression que je m'améliore parce que quand je regarde les toutes premières planches qu'on faisait, elles sont moins poussées dans les détails. C'est beau à voir, je trouve, parce que ça prouve que plus on travaille, mieux c'est. Il y a toujours de l'amélioration. Rien qu'en pratiquant. Mais c'est vrai que de proposer de la personnalisation, ça a ouvert un peu mon champ. Sinon, j'aurais probablement fait que ce que j'aime. Alors que là, je dois faire d'autres choses, que je découvre, et que, finalement, j'aime aussi. Par exemple, je ne faisais pas de poyas, à la base, mais en fait, j'adore ça. En plus, dans les poyas, on me demande souvent de cacher plein de petits symboles. Donc je trouve que c'est un moyen de faire quelque

chose de vraiment personnalisé. L'avantage, c'est qu'il n'y a pas de limites. Il n'y a jamais de limites. On peut faire tout ce qu'on veut. »

YANNICK VAN HOVE

« Les sons, c'est une passion, depuis l'enfance. J'ai toujours été très attiré par les sons des rivières et tout ce qui était bruits naturels. Très jeune déjà, vers six, huit ans, je m'asseyais à côté d'une rivière et j'essayais de savoir combien il y avait de voix dans une rivière, parce qu'une rivière, ce n'est pas simplement un bruit qui se prononce, c'est vraiment plein de petites choses, de colorations... C'est très intéressant. Ce n'était pas du tout une éducation de mes parents. C'était juste une remarque, un truc qui m'a interpellé. Je me suis dit que c'était intéressant, mais sans me l'expliquer. Et je me suis pris au jeu, et je cherchais les voix des arbres, du vent. Après, je m'étais vraiment intéressé à la musique et j'ai cassé les pieds à mon grand-père pour aller faire des visites de luthiers, qui m'ont montré leur travail. Comment, avec une simple planche de bois, ils faisaient résonner ce bois qui devenait un instrument. Ça m'a complètement interpellé, j'ai fait des stages par-ci, par-là et je suis devenu facteur de clavecin. C'est dit de manière très rapide, mais ça s'est préparé depuis l'enfance, en fait. D'où vient mon intérêt pour les sons ? C'est comme ça, parce que j'ai reçu une attribution particulière pour écouter les sons. Ça m'a toujours interpellé. Même le timbre de la voix des gens, je sentais si la personne était triste, je sentais si la personne était joyeuse, si elle avait un timbre sombre ou un timbre clair. C'était amusant en tant qu'enfant d'écouter tout ça. »

RÉMI VUICHARD

« Il y a tout cet ancrage territorial de l'archerie, qui est à redécouvrir. Moi, je rêverais qu'un jour, on puisse faire une étude approfondie sur l'archer, en Suisse romande. Il y a un bouquin qui a été fait en Suisse allemande où ils ont retrouvé des arcs en orme et en if de plusieurs milliers d'années. Mais, il n'y a rien qui a été fait sur la Suisse romande, qui a pourtant existé. Y compris dans le périmètre du Parc. Moi, je rêverais de monter un projet archéologico-historico-culturel, parce que je suis sûr qu'on découvrirait des merveilles. Seulement, on a tout oublié, il suffit juste de retrouver. Mais ce serait génial de faire un projet pour redécouvrir ces patrimoines, qui sont toujours vivants, même s'ils se sont transformés. »

Contacts

Dans notre quête consacrée aux métiers du bois, nous avons rencontrés plusieurs personnes impliquées.

HANS-MARTIN BADER

Originaire d'un petit village des Alpes bavaroises, Hans-Martin Bader a été formé à l'école de lutherie de Mittenwald (D), un des grands centres de la lutherie européenne. Il obtient son diplôme et trouve une place dans un atelier chez Hug Musik, à Zürich. La restauration étant l'activité quasiment exclusive des ateliers de lutherie, il choisit d'ouvrir son propre atelier à Allaman (VD), pour pouvoir construire ses propres instruments, de temps en temps. Il a ensuite acheté une vieille ferme, dans le village de Premier, où il habite et exerce toujours, mêlant agriculture traditionnelle et lutherie.

JACQUES BERNEY

Après une formation de forestier-bûcheron, Jacques Berney reprend la scierie Clerval, à L'Abbaye, en 1974. Après avoir travaillé quelques années avec son frère, il reprend seul, avec l'aide de sa femme, cette petite scierie exploitable sans ouvrier. A une époque où les scieries ont fermé les unes après les autres, la scierie Clerval est la dernière encore en activité, même s'il a remis l'entreprise, en 2013. Issu d'une famille de scieurs, il est aujourd'hui reconnu comme la mémoire vivante de l'histoire des scieries, à la Vallée de Joux.

LUCAS BESSARD

woodspirit.swiss

Bricoleur, touche-à-tout, Lucas Bessard a commencé à fabriquer des skis en bois dans le garage de ses parents, à L'Isle. À la suite de nombreux commentaires positifs, il décide de commercialiser ces skis. Parti de rien, il s'équipe peu à peu en gardant toujours le souci d'utiliser le bois le plus local possible et de personnaliser les skis pour chaque client, en fonction de leur pratique, de leur poids, en passant par le choix de la décoration. En offrant également un service de réparation, il propose une autre manière, plus durable, de penser l'achat d'une paire de skis.

JEAN-VICTOR BONNY

Après une formation de menuisier, il se met à son compte, en 1996, d'abord dans des locaux, au Pont. Depuis 2013, il est installé à la scierie Clerval, à L'Abbaye. Formé au fonctionnement de la scierie par Jacques Berney, il partage son temps entre la menuiserie et la scierie. La menuiserie reste son activité principale, mais la scierie lui permet de combler les périodes creuses, tout en maintenant vivant un patrimoine devenu unique, à la Vallée.

JEANMICHEL CAPT

[Au travers des mains.](#)

Originaire de la Vallée de Joux, Jeanmichel Capt a d'abord été instituteur, avant d'être maître de travaux manuel, puis luthier et inventeur. Il a fondé [JMC lutherie](#) avec Céline Renaud, mettant l'épicéa de résonance au service d'une lutherie innovante. Aujourd'hui à la retraite, il a remis les différentes activités de l'entreprise pour revenir à ses premières amours, les guitares.

OLIVIER CRISINEL

[Scierie Crisinel](#)

Né à Moiry, dans la maison où il habite toujours, Olivier Crisinel a repris le domaine agricole de ses parents, domaine qu'il va bientôt remettre à son fils et qui a la particularité de ne pas être relié au réseau électrique. L'électricité est fournie par des roues à aubes qui tournent grâce au ruisseau de la Morvaz, petit affluent de la Venoge. Ces roues à aubes font également tourner une petite scierie artisanale. Il perpétue ainsi un savoir-faire qui se fait de plus en plus rare, dans la région.

YVAN FREIHOLZ

[Boislibre-creations](#)

Forestier, bûcheron, sculpteur sur bois, Yvan Freiholz a endossé beaucoup de casquettes. Il a grandi à la Vallée de Joux, fils d'un papa passionné de bûcheronnage. C'est donc naturellement, qu'il s'est tourné vers la forêt et les métiers du bois. Passionné de dessin et de modélisme, il réalise ainsi, depuis plus de vingt ans, des sculptures sur bois. Indépendant depuis 2018, basé aux Charbonnières, il propose sculptures, meubles et autres travaux forestiers. Il s'est également intéressé aux techniques innovantes comme les résines époxy ou la sculpture à l'électricité.

DANIEL GLAUSER

Après une formation de mécanicien de précision, Daniel Glauser s'est finalement tourné vers des études d'archéologie, de géographie et d'ethnologie. Habitant encore le village de Sainte-Croix, où il est né, il est passionné, depuis toujours, par les alpages. C'est donc naturellement, qu'à l'heure de choisir sa spécialisation, il s'est tourné vers les maisons rurales vaudoises et les chalets d'alpages. Il a publié plusieurs ouvrages sur le sujet et a participé à de nombreux projets visant à mettre en valeur les techniques de construction traditionnelles de la région.

LAURENT GOLAY

LGS Board Manufacture.

Né à la Vallée de Joux, d'un père menuisier, Laurent Golay a fait toute sa scolarité au Sentier, avant de se tourner vers un apprentissage de menuisier. Passionné de sports de glisse, il a vécu plusieurs années au fil des saisons de snowboard, à travers la planète. Il a ensuite décidé de reprendre l'entreprise familiale, mais de la transformer petit à petit pour fabriquer ses propres produits de glisse. Dans leur boutique du Brassus, Laurent Golay et sa femme proposent skate, surf, paddle, pousurf avec, toujours, le souci des fournitures locales et de la bienfaisance artisanale. Ils profitent également de leur notoriété pour proposer les produits d'autres artisans de la Vallée, comme des céramiques ou des bijoux, toujours dans un souci de régionalité.

MARIANNE GOLAY

Lorsque ses enfants sont devenus grands, dotée d'une formation d'employée de commerce, elle a cherché un travail à temps partiel. Qu'elle n'a jamais trouvé. Son mari lui a proposé de lui apprendre à lever les sangles. Après s'être battue quelques temps contre les préjugés, y compris les siens, elle a réussi à en vivre et elle a suivi les coupes de bois dans toute la Vallée, jusqu'à Vallorbe, pour trouver les plantes appropriées. Aujourd'hui à la retraite, elle déplore les changements qui ont lieu dans l'industrie forestière et qui rendent son métier difficilement exerçable, par les jeunes.

OLIVIER GRIEB

Grand Arc

Passionné de nature, Olivier Grieb s'intéresse depuis très longtemps au tir à l'arc. Il rencontre Jean-Marie Coche, précurseur de l'archerie instinctive en Europe, avec lequel il se forme à la facture d'arc. Il devient, ainsi, à son tour, un des premiers facteurs artisanaux, en Suisse. Il forme de nombreux élèves et participe au retour de l'archerie instinctive, sur la scène suisse. Il propose, aujourd'hui, des initiations et des stages de découverte du tir à l'arc en forêt en plus de son savoir-faire artisanal. Il propose, également, une grande panoplie de modèles d'arcs différents, qui vont du classique longbow à des arcs de chasses en passant par des arcs hybrides, toujours dans le souci d'être au plus proche de la demande des clients.

CÉDÉRIC GUHL

Jouxboiserie Sàrl

Arrivé très jeune à la Vallée de Joux, Cédéric Guhl s'est orienté très vite vers l'ébénisterie. Durant son apprentissage, il a eu l'occasion d'expérimenter de nombreuses techniques très spécifiques, comme la marquèterie, le tournage sur bois ou l'incrustation gravée à la main. Après différentes expériences dans les métiers de la menuiserie et de l'ébénisterie, il a passé son brevet fédéral, puis il s'est mis à son compte, dans un atelier au Pont. Ayant acquis, durant ses études une machine japonaise particulière, il peut, aujourd'hui, proposer des réalisations uniques.

PASCAL LIMITO

@pascal.limito

Originaire de Besançon, il a décidé très tôt de se consacrer aux métiers du bois. Il s'est tout d'abord orienté vers une école de garde forestier, en France. Après avoir obtenu son diplôme, comme il ne trouvait pas de place de travail en France, il est venu travailler à la Vallée de Joux, grâce à sa double nationalité. Suite à des problèmes de dos, il a dû abandonner son métier de sylviculteur, pour se former au métier d'ébéniste. Il travaille aujourd'hui à Juriens, dans un atelier où il aime mélanger matières, techniques anciennes et défis innovants. Il aime, notamment, travailler avec des jadéites en incrustation, dans ses œuvres en bois.

CLAUDE LUISIER

balafons.ch

Après toutes sortes de formations, dont un bout de Conservatoire en guitare, Claude Luisier part en voyage en Afrique. A son retour, en cherchant des musiques africaines, il tombe amoureux du son du balafon. À la suite d'une rencontre fortuite lors d'une fête d'alpage, il essaye d'en construire un. La passion le prenant, il décide d'en faire son métier. Cela fait maintenant quarante ans qu'il œuvre dans son atelier du Séchey, où il fournit de nombreux musiciens de toutes origines.

SÉBASTIEN MEYLAN

merlinarchery.ch et woodnshape.ch

Après des études d'architecture et quelques années d'exercice de ce métier, Sébastien Meylan décide de changer complètement de voie pour construire des planches de surf, sport qu'il pratique depuis longtemps. A la recherche d'un atelier, il rencontre Denis Droz, facteur d'arc, à Le Vaud, qui lui propose de reprendre son atelier. Il se forme donc à la fabrication d'arc et exerce, depuis 2020, à Le Vaud, sa double activité de shaper et de facteur d'arcs.

ARMAND NYDEGGER

[Accueil | NK Manufacture](#)

Armand a commencé à fabriquer ses premières planches de skate à quinze ans, en s'inspirant de vidéos YouTube. Passionné par le travail du bois, il a ensuite suivi un apprentissage en menuiserie-ébénisterie, à Genève. Parallèlement, il travaille sur les marchés pour pouvoir s'offrir des machines plus performantes. Il monte son entreprise NK Manufacture à vingt ans. A la base, vraiment spécialisé dans la fabrication de skateboards et complété par de la menuiserie, il a aujourd'hui diversifié son entreprise en proposant notamment des skis sur mesure, mais également la location de rampes de skate ainsi que l'organisation de compétitions.

PASCAL RACHET

Après avoir monté son entreprise forestière, il a décidé d'investir le domaine des boîtes à vacherin. Suite à la fermeture d'anciennes entreprises de la Vallée, il a acheté des agrafeuses. Il commandait les fournitures en France, pour monter les boîtes, avec sa femme, dans leur atelier du Brassus. L'appellation protégée Vacherin Mont-d'Or exigeant des fournitures exclusivement locales et l'entreprise de fournitures de Bois-d'Amont (F) fermant ses portes, il a été décidé d'installer une entreprise en Suisse, Valartibois, au Lieu. Pascal Rachet en a pris la direction, fabricant les fournitures et montant les boîtes nécessaires à la quasi-totalité de la production de Vacherin Mont-d'Or AOP suisse.

DENIS REYMOND

[Etienne Berney | Menuiserie/Charpente/Ferblanterie-couverture](#)

Denis Reymond dirige, avec ses deux associés, l'entreprise Etienne Berney SA, implantée depuis longtemps à la Vallée de Joux. Menuiserie spécialisée dans les escaliers, elle propose également un département de ferblanterie-couverture ainsi qu'un département de charpente. L'une de leurs réalisations les plus célèbres est l'escalier du siège du Comité International Olympique (CIO), dont la structure arrondie rappelle les anneaux olympiques, travail réalisé en consortium avec l'entreprise Bodenmann au Brassus. Grâce à l'amour de Denis Reymond pour le bois et le patrimoine combier, l'entreprise s'est lancée dans la pose de tavillons.

MARTIAL REYMOND

Originaire de la Vallée de Joux, il a fait un apprentissage de forestier-bûcheron dans la commune du Lieu. Il a ensuite travaillé plus de quatre ans dans une entreprise forestière, aux Diablerets. Puis, il est revenu à la Vallée, comme indépendant. Depuis 2017, il utilise une machine qui lui permet de fournir certaines entreprises en tavillons. Il propose également des travaux forestiers et commercialise du bois de feu.

ADRIEN ROLDAN

aliasinstruments.ch

Durant sa scolarité, à Pully, il rencontre Jeanmichel Capt, qui est alors maître de travaux manuels. Grâce à lui, il construit sa première guitare. Au moment de choisir un métier, il se tourne vers la lutherie et revient auprès de Jeanmichel Capt alors luthier au Brassus, pour faire son apprentissage. Aujourd'hui, il est installé à L'Abbaye, où il fabrique, répare et modifie des guitares, qu'elles soient acoustiques ou électriques.

LAETITIA URFER

[Planches du Nozon.](#)

À la suite d'un voyage en Australie, elle est tombée amoureuse du surf. En couple avec Marius Boulaz, un bûcheron-débardeur, ils ont rapidement l'idée de construire une planche décorative en bois. Face à une demande toujours grandissante, elle a décidé de quitter son activité professionnelle, pour se consacrer, en grande partie, à la décoration de planches de surf en bois. Aujourd'hui, leur entreprise fonctionne extrêmement bien et leur carnet de commande est plein, de longs mois à l'avance.

YANNICK VAN HOVE

Passionné de sons depuis l'enfance, il s'est naturellement dirigé vers la construction d'instruments de musique. Il étudie la musicologie et la lutherie avant de se diriger définitivement vers la facture de clavecins, à la suite de sa rencontre avec Bruce Kennedy, célèbre facteur américain. Il travaille désormais à la Vallée de Joux, dans son atelier, au Brassus, tout en voyageant à travers l'Europe pour trouver, dans les musées, les modèles qui conviennent à ses clients.

REMI VUICHARD

archeriedufaucon.com

Après un parcours itératif à travers l'animation socio-culturelle, la sensibilisation à l'environnement et la formation pédagogique, Rémi Vuichard est aujourd'hui indépendant. Il développe des projets mêlant patrimoine, relation à la nature et ancrage territorial. Très sensible aux maux de notre époque, il tient à offrir des espaces de respiration à ses contemporains, par exemple à travers la découverte du bois de résonance à la Vallée de Joux ou des initiations à l'archerie, qu'il pense comme une méditation.

Bibliographie

BERTA Ombretta, 1971, *Un atelier de boîtes à vacherin dans la Vallée de Joux*, Société suisse des traditions populaires, Collection Vieux métiers, Fascicule 27, Bâle. 27 p.

BERTA Ombretta et HUGGER Paul, 1971, *Les sangles à vacherin (Vallée de Joux)*, Société suisse des traditions populaires, Collection Vieux métiers, Fascicule 28, Bâle. 18 p.

BOUTET Gérard, 2004, *Les forestiers, vieux métiers des taillis et des futaies*, Editions de Borée, Collection Terre de Poche, Paris. 257 p. [Première édition 1994]

COLLECTIF, 2017, *Le Brassus, Vallée de Joux, Epreuves internationales de ski*, Editions à compte d'auteur, Lausanne. 334 p.

COLLECTIF, 2021, « La filière du bois » in *Les carnets 360°, Vallée de Joux 360° : VdJ360_Retrospective-2021-la-filiere-du-bois.pdf*

DAUMAS Jean-Claude et TISSOT Laurent, 2004, *L'Arc jurassien. Histoire d'un espace transfrontalier*, Maé-Erti Editeurs et Editions Cabédita, Besançon. 293 p.

DOMONT Philippe, 2007, « *Sans forêt, pas de musique...* » : *le bois de résonance, produit haut de gamme de la montagne*, [En ligne] "[Sans forêt, pas de musique... : le bois de résonance, produit haut de gamme de la montagne \(e-periodica.ch\)](http://e-periodica.ch)

DUTOIT Patrick et ROUYER Pierre, 2011, *Le luthier qui aimait la terre*, Editions du Midi, Lausanne. 111 p.

FORESTIER Marc, 2015, *Construire avec les ressources naturelles du massif du Jura*, Editions Favre, Lausanne. 225 p.

GLAUSER Daniel, 2012, *Chalets d'alpage du Parc naturel régional Jura vaudois*, Editions Favre, Lausanne. 169 p.

MESSERLI Bernard et al., 2021, *Le bois de Chênes, Secrets d'un lieu magique entre Léman et Jura*, ABC G, Fondation des Amis du Bois de Chênes, Gland. 188 p.

PELET Paul-Louis, 1983, *Fer, charbon, acier dans le pays de Vaud, vol. 2 : du mineur à l'horloger*, Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne. 491 p.

ROBERT Jean-François, 1994, *La mémoire des Combiens, Artisans et métiers de la Vallée de Joux (XIX^e – XX^e siècle)*, Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne. 72 p.

VUILLOUD Anne-Lise et PUIDOUX Gil, 2008, *Le cueilleur d'arbres*, Editions à compte d'auteur, imprimé par Actual SARL, Bienne. 119 p.

Liens internet

Arboretum d'Aubonne et Musée du Bois : [L'Arboretum du Vallon de l'Aubonne - L'Arboretum du Vallon de l'Aubonne](#)

Dictionnaire historique de la Suisse : [Forêt \(hls-dhs-dss.ch\)](#) et [Industrie du bois \(hls-dhs-dss.ch\)](#)

Fondation du Bois de Chênes : [Un site naturel d'exception - Fondation Bois de Chênes \(boisdechenes.ch\)](#)

Fonds Suisse pour le Paysage : [Fonds Suisse pour le Paysage \(FSP\) : French \(fls-fsp.ch\)](#)

Journées Européenne des métiers d'art : [Accueil - Métiers d'art Suisse \(metiersdart.ch\)](#)

Label Bois Suisse : [Label Bois Suisse - le bon choix - Bois Suisse \(holz-bois-legno.ch\)](#)

Musée en plein air de Ballenberg : [Ballenberg, Musée suisse en plein air](#)

Service des affaires culturelles du canton de Vaud : [Métiers du bois - VD.CH](#)

Vacherin Mont-d'Or AOP : [Vacherin Mont-d'Or | Le Vacherin-Mont d'Or est une AOC. Pour mieux le savourer et l'apprécier il faut connaître son histoire et ses secrets de fabrication. \(vacherin-montdor.ch\)](#)

Scierie Dutoit à Chavornay : [Scierie Dutoit - Scierie Ray SA](#)

Scierie et caisserie de La Rippe : [Accueil | Scierie de la Rippe Sàrl \(scierie-larippe.ch\)](#)

Site consacré à l'histoire combière : [Archives culturelles de la Vallée de Joux \(histoirevalleedejoux.ch\)](#)

Traditions vivantes du canton de Vaud : [Tavillonnage \(lebendige-traditionen.ch\)](#)

Télévision régionale de la Vallée de Joux : [Val TV | Télévision régionale Vallée de Joux](#)

Coordination : Sandrine Farine, Marjorie Born

Rédaction : Damaris Caire

Parc naturel régional Jura vaudois

Juin 2023